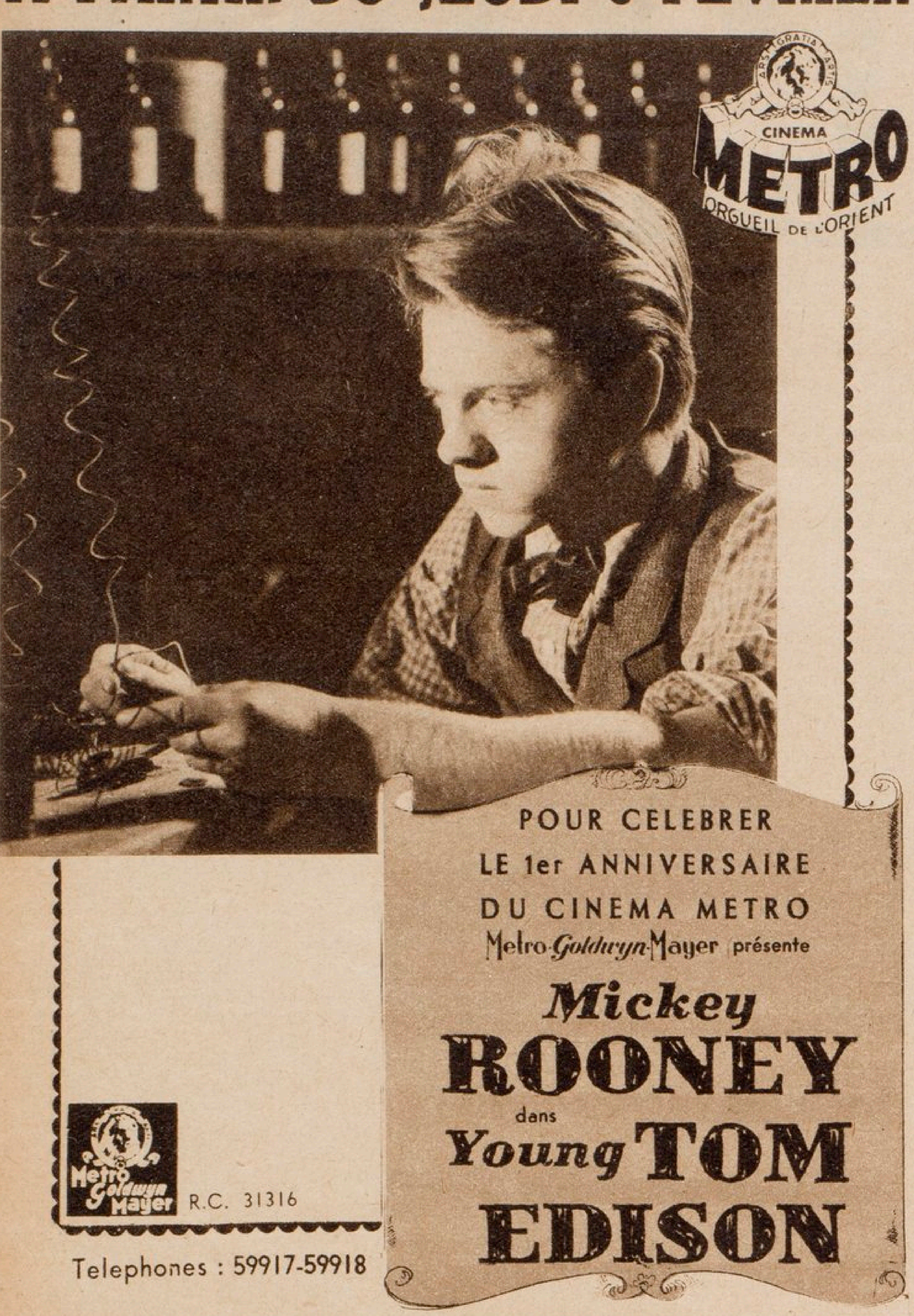
IMAGES

JEAN METAXAS,
héros de la Grèce moderne,
dont le nom reste le symbole
de la lutte pour la liberté.

L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITE

No. 595 — LE CAIRE EGYPTE 3 FEVRIER 1941





ENVOIS DE FONDS PAR L'INTERMEDIAIRE DE LA CROIX-ROUGE

A la suite de démarches faites au Caire par le délégué du Comité International de la Croix-Rouge, le ministre des Finances a autorisé l'envoi, par l'intermédiaire de cette institution, de fonds de secours à des personnes se trouvant en Norvège, Danemark, Hollande, Belgique, France et Pologne.

Les envois ne doivent pas dépasser L.E. 10 par personne et par mois, avec une limite globale de L.E. 1.000 par mois. Toutefois, pour le premier mois de fonctionnement, vu le grand nombre de demandes présentées, la limite a été fixée à L.E. 2.000. La priorité est donnée aux envois destinés à des personnes de nationalité égyptienne.

La liste des personnes qui désirent faire de tels envois de fonds doit être remise au Ministère des Finances dans la première quinzaine de chaque mois. Il faut donc que les demandes parviennent au début du mois, accompagnées des documents justificatifs nécessaires, à l'adresse suivante :

Dr G. VAUCHER
Délégué du Comité International de la Croix-Rouge.
21, Rue Fouad Ier.
LE CAIRE

IMAGES

Hebdomadaire paraissant le Lundi
Publié par la Maison d'Edition "Al Hilal"
Directeurs-Propriétaires :
EMILE & CHOUCRI ZAIDAN
Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar, Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie: 42, rue Nébi Daniel. Tél. : 27412.

ABONNEMENTS

Egypte et Soudan (nouveau tarif)	P.T. 65
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle	P.T. 100
Autres pays	P.T. 130

Adresse : Poste Centrale — Le Caire



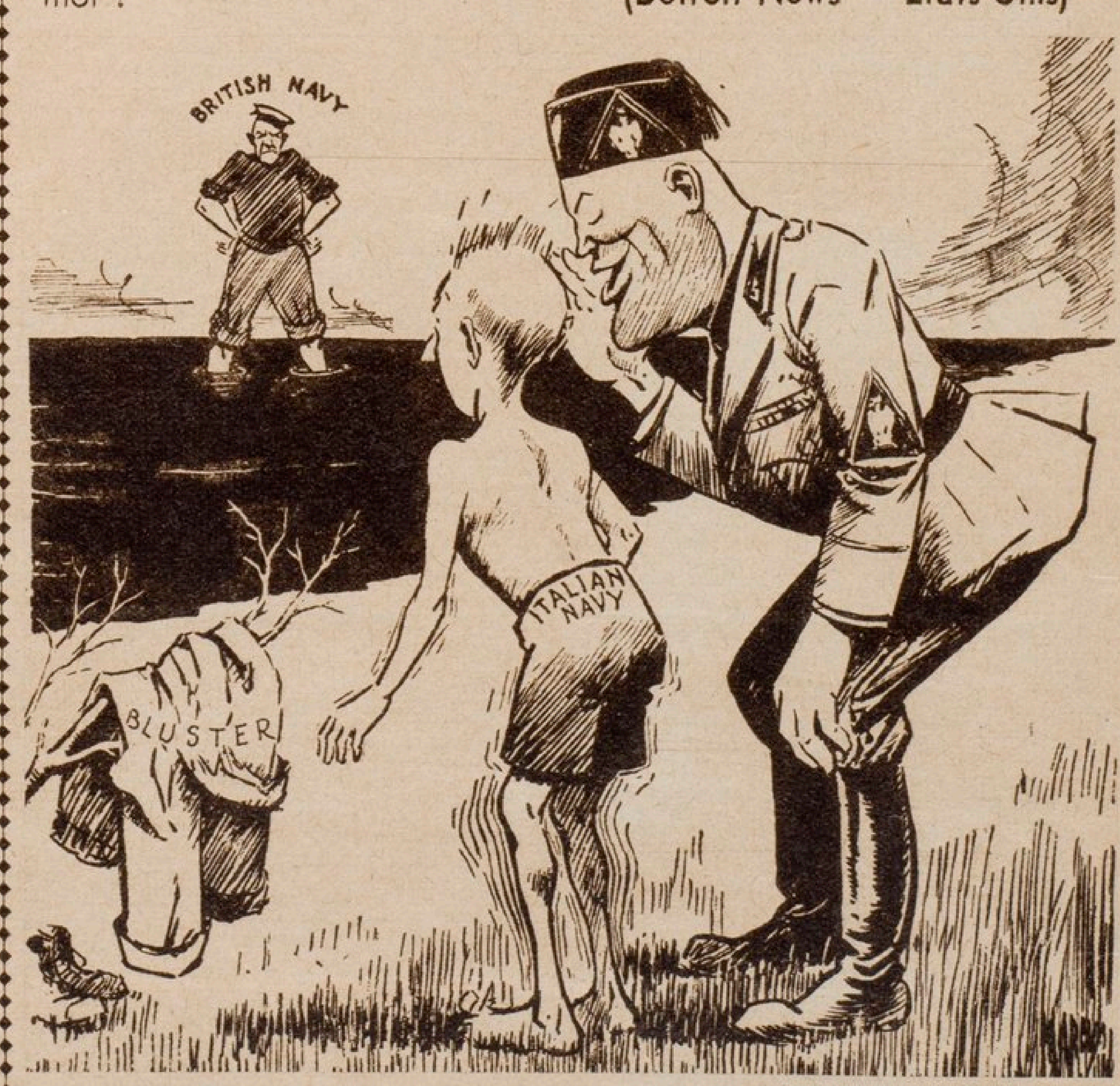
GLANÉ DANS LA PRESSE



(L'Italie n'a pas renoncé à ses revendications vis-à-vis de la France — Les journaux)
Le Vautour italien s'abat sur la France. (P. M. — Etats-Unis)



LE DIABLE QUI SORT DE LA BOITE
LE NEGUS à Mussolini. — Est-ce que tu te souviens encore de moi ? (Detroit News — Etats-Unis)



Mussolini à sa flotte. — Accroche ton linge ici, mais garde-toi de trop t'approcher de l'eau.
(New York Times — Etats-Unis)

L'ECRAN DE LA SEMAINE

Un discours qui ne dit rien

Hitler a prononcé cette semaine un discours qui, attendu par tout le monde, a causé à tous ceux qui l'ont entendu une vive déception. Alors que l'on s'attendait à ce que le maître de l'Allemagne annonce, de la façon théâtrale qui lui est habituelle, un coup de main sur tel ou tel pays, il s'est contenté de faire une apologie brumeuse du nazisme, destinée d'ailleurs à la consommation intérieure.

De ce discours assez touffu, il est impossible d'augurer quoi que ce soit en ce qui concerne les plans de l'Allemagne. Un certain nombre de remarques s'imposent, cependant, à son sujet.

En premier lieu, le discours témoigne d'un embarras assez vif. Il a été précédé par une allocution de Gœbbels dans laquelle le ministre de la Propagande annonce que des mois très durs vont suivre. Le ton général n'est pas celui des autres discours d'Hitler. Les menaces contre l'Angleterre sont elles-mêmes voilées.

Qu'Hitler soit actuellement dans l'embarras, c'est là un fait dont on doute de moins en moins. L'Allemagne, d'après des informations qui nous sont parvenues ces jours-ci d'Europe, dispose en ce moment d'une armée constituée par 210 divisions dont 12 à 14 sont blindées. Ce sont là, certes, des forces très importantes. Mais il ne faut pas perdre de vue deux faits essentiels. En premier lieu, la plus grande partie de cette armée est immobilisée dans les territoires occupés. Il y a actuellement de 15 à 20 divisions en Hollande et en Belgique, de 60 à 80 divisions en France, de 5 à 6 divisions en Norvège, de 3 à 4 divisions au Danemark et de 10 à 12 divisions en Autriche et en Tchécoslovaquie. A sa frontière orientale, le Reich a, de même, immobilisé quelque chose comme 60 divisions qui, éventuellement, peuvent servir de barrière entre lui et la Russie. En second lieu, on voit de moins en moins comment le Reich pourrait atteindre l'Angleterre, sa grande ennemie. La guerre des airs, la guerre sous-marine n'ont pas donné les résultats escomptés. L'invasion des îles Britanniques s'avère de plus en plus irréalisable. Une marche vers le Proche-Orient, à travers la Turquie, se heurterait à des difficultés terribles. Il reste la poussée directe en Méditerranée, à travers la France ou l'Italie. Pour qu'elle donne des résultats, Hitler a besoin d'une flotte. Et on voit de moins en moins comment il pourrait se la procurer.

Deuxième remarque : le discours d'Hitler affirme qu'il n'abandonnera pas l'Italie. Relevons que cette déclaration est la meilleure preuve des difficultés dans lesquelles Mussolini se débat actuellement. Ceci noté, on ne voit pas très bien ce qu'Hitler pourrait faire pour son malheureux allié. On verra plus loin les raisons qui plaident contre une intervention allemande dans la guerre italo-grecque. Hitler peut-il faire mieux en ce qui concerne la guerre de Libye ? Dans une interview récente, le général Catroux a déclaré qu'il était peu probable qu'Hitler puisse mettre la main sur Bizerte. Il a afirmé, de même, que ce n'était pas la présence de quelque quatre cents avions allemands qui pourrait changer la face des choses en Méditerranée. De plus en plus, d'ailleurs, l'Afrique devient inaccessible à l'Allemagne. Après l'armistice de juin, Hitler et Mussolini avaient mis sur pied un plan de pénétration en Afrique. Hitler devait débarquer des troupes à Douala et occuper le Cameroun jusqu'à Kouka. Mussolini devait faire l'autre moitié du trajet. Le ralliement du Cameroun à la France Libre fut la première pierre d'achoppement de ce projet. La prise de Mourzouk, annoncée par le général Catroux, ainsi que la constitution d'un front allié du Tchad le rendent définitivement irréalisable.

L'avertissement à l'Amérique

Le seul fait nouveau que comporte le discours d'Hitler est « l'avertissement » aux Etats-Unis. Hitler, qui est loin de voir d'un bon œil l'aide américaine à l'Angleterre s'amplifier, menace les Etats-Unis de toutes sortes de foudres et notamment de torpillages.

Voici quelque temps déjà que l'Allemagne, ne pouvant empêcher cette aide, a décidé de la réduire le plus possible en la sabotant. Radio-Sydney a annoncé il y a quelques jours qu'à proximité de la frontière mexico-américaine, un millier d'agents allemands sont prêts à agir et entreront en action au moment où, en Europe, Hitler essaiera de porter un coup décisif à la Grande-Bretagne. Radio-Stuttgart, de son côté, a affirmé que l'Allemagne a actuellement les moyens de jeter le désarroi dans l'organisation industrielle américaine.

Quoi qu'il en soit, il ne semble pas que les menaces allemandes puissent modifier en quoi que ce soit la politique d'aide actuellement pratiquée par les Etats-Unis. La meilleure preuve en est, qu'en réponse à l'avertissement d'Hitler, la Chambre des Représentants à Washington a adopté le projet de loi de « prêt et bail ».

On a, d'ailleurs, de bonnes raisons de croire qu'Hitler, vis-à-vis de l'Amérique, ne dépassera jamais le stade de la menace. Car il sait mieux que personne quelle serait la réaction des Etats-Unis s'il mettait celles-ci à exécution.

L'Allemagne et les Balkans

Hitler va-t-il tenter quelque chose dans les Balkans ? C'est là la question que tout le monde se pose en ce moment. D'après certaines informations parvenues récemment de Londres, le Reich a, en effet, complété son occupation de la Roumanie où se trouveraient actuellement une dizaine de divisions allemandes, soit deux cent mille hommes. De nouveaux effectifs, représentant une ou deux divisions, ont, également, été envoyés en Italie. D'autres préparatifs, ainsi qu'une agitation assez caractéristique dans les diverses capitales balkaniques laissent prévoir qu'un coup de main allemand pourrait avoir lieu dans le sud-est de l'Europe.

Hitler, quand on y réfléchit, a au moins deux excellentes raisons d'agir dans les Balkans. En premier lieu, il éprouve — quoi qu'on dise — le désir très naturel de venir en aide à Mussolini, son malheureux associé, qu'il ne saurait laisser trop longtemps dans l'embarras sans risquer de porter un coup mortel au prestige de l'axe. En second lieu, Hitler veut empêcher l'Angleterre d'installer en Grèce des bases aériennes et navales et d'y constituer un front terrestre qu'elle pourra, ensuite, utiliser contre lui dans les Balkans. En tentant un coup de main en direction de Salonique, Hitler peut atteindre à la fois ces deux objectifs.

D'autre part, si Hitler veut intervenir dans les Balkans, il doit le faire vite. Le mois de février, au cours duquel les routes et les rivières sont couvertes de glace, se prête mieux, du point de vue stratégique, à une campagne militaire que les mois de mars et d'avril, qui sont des mois de pluie. Par ailleurs, plus Hitler attend et plus il risque de voir la Russie se dresser contre lui et l'empêcher d'agir dans une zone où, plus que jamais, elle considère qu'elle a son mot à dire.

En face de ces raisons, on en trouve une quantité d'autres, tout aussi bonnes, qui plaident.

Il y a, d'abord, l'attitude russe. L'U.R.S.S. a, une fois de plus, ces jours-ci, crié le holà et laissé entendre à l'Allemagne qu'elle ne verrait pas d'un bon œil une modification à l'actuel *statu quo* dans les Balkans. Les Soviets, d'une façon assez nette, se sont dernièrement rapprochés des Turcs et le bruit a même couru qu'un accord secret avait été signé entre eux. La Russie, actuellement, se méfie d'autant plus de l'Allemagne que les champs de blé de l'Ukraine et les puits de pétrole du Caucase excitent la convoitise du Reich, à présent que les territoires occupés par lui ont été pressurés et ont donné tout ce qu'il était possible d'en tirer.

Il y a, en second lieu, l'attitude de la Turquie qui s'est, à juste titre, instituée la sentinelle des Balkans et qui a déclaré d'une façon qui ne laisse place à aucun doute qu'elle riposterait si l'Allemagne entreprenait une marche vers l'Est, à travers la Bulgarie ou la Yougoslavie.

Il y a, en troisième lieu, l'attitude des territoires balkaniques eux-mêmes, lesquels semblent de plus en plus résolus à la résistance. Radio-Ankara a annoncé dernièrement que la Bulgarie a mobilisé. Les relations entre ce dernier pays et la Yougoslavie se sont, d'autre part, considérablement raffermies ces derniers temps.

Il ne faut pas perdre de vue, enfin, que les Balkans intéressent surtout Hitler comme une région susceptible de lui fournir tous les produits et toutes les matières premières dont il a besoin pour la conduite de la guerre. Or, si Hitler veut tirer des Balkans tout ce qu'ils peuvent donner dans ce domaine, il lui faut les maintenir en dehors de la guerre, autrement leurs richesses seraient rapidement réduites à néant.

Ces raisons, comme on le voit, sont de celles qui incitent à la réflexion. Il se pourrait, d'ailleurs, qu'en définitive, Hitler n'ait aucun plan arrêté, ni dans un sens ni dans l'autre. Hitler, ne l'oublions pas, est un opportuniste et, s'il déploie actuellement une certaine activité dans les Balkans, c'est peut-être tout simplement parce qu'il veut être prêt à agir si une occasion favorable s'en présente. Les actuels mouvements des troupes allemandes, les rumeurs qui circulent au sujet de l'imminence d'une action du Reich peuvent, d'ailleurs, faire partie d'une « guerre des nerfs » au moyen de laquelle Hitler espère user les pays balkaniques, comme il a usé l'Autriche et la Tchécoslovaquie.

De cette « place d'armes » qu'est pour lui la Roumanie, Hitler peut espérer, d'un autre côté, étendre sa domination politique et économique sur la Yougoslavie et la Hongrie, ce qui l'empêcherait d'avoir à leur faire la guerre. En faisant peser une menace sur les Balkans, en laissant croire à l'imminence d'une intervention, Hitler peut enfin nourrir l'espoir d'intimider la Grèce et de l'amener à traiter avec l'Italie.

Le Japon n'est pas heureux

Le prince Konoyé a fait, cette semaine, une déclaration des plus inattendues. Alors que, jusqu'ici, le mot d'ordre était parmi les puissances de l'axe, de laisser entendre que tout allait pour le mieux au Japon, le ministre des Affaires Etrangères nippon a fait, devant le Parlement, une espèce de « mea culpa » reconnaissant officiellement que la guerre de Chine, bien qu'entrée dans sa cinquième année, se soldait jusqu'ici par un échec.

Où en est le Japon en Chine ? Après quatre ans de guerre, le gouvernement de Tokio a conquis la Chine de l'Est. Il a, de même, mis la main sur les ports de la Chine du Sud. A la suite de l'occupation de l'île d'Haïnan, face à Haïphong, et d'accords passés avec les autorités indochinoises, il contrôle le chemin de fer de Haïphong à Yunnan-Fou, l'une des grandes voies de ravitaillement de la Chine. Mais il n'a aucune prise sur les deux autres : celle, soviétique de la soie, qui longe le désert de Gobi et aboutit à Sian et la route caravanière birmane, que l'Angleterre a rouverte il y a quelque temps et qui va de Rangoon à Tchoung-King, capitale actuelle de Tchang-Kaï-Chek. Or, cette dernière route à elle seule peut permettre à la résistance chinoise de se prolonger indéfiniment.

Après quatre ans de guerre, le Japon ne contrôle que le quart de la Chine. Toute la Chine du Nord et toute la Chine de l'Ouest sont entre les mains de Tchang-Kaï-Chek, sans parler du Thibet. Dans la Chine de l'Ouest, Tchang-Kaï-Chek a créé des arsenaux. Il a formé une armée de deux millions d'hommes dont cinq cent mille sont, paraît-il, motorisés. Deux autres millions de recrues seraient à l'instruction. Une telle armée est de nature à permettre au maréchal non seulement de durer, mais aussi de passer éventuellement à l'offensive.

L'aventure dans laquelle il s'est lancé apparaît d'autant plus désastreuse au Japon que les trois grandes puissances intéressées aux affaires de Chine augmentent de jour en jour leur aide à ce pays. L'Angleterre renforce de plus en plus sa situation en Extrême-Orient et, depuis la réouverture de la route birmane, favorise le trafic à destination des territoires contrôlés par Tchang-Kaï-Chek. L'Amérique, malgré les exhortations des milieux officiels nippons, n'entend renoncer ni à ses intérêts en Chine, ni à l'appui qu'elle accorde à Tchang-Kaï-Chek. Le président Roosevelt a décidé d'être représenté personnellement auprès du maréchal Tchang-Kaï-Chek comme il l'est déjà à Londres et au Vatican. Quant à la Russie, si elle envisage avec faveur la signature d'un pacte de non-agression avec le Japon, elle ne s'engage pas pour cela à cesser d'approvisionner la Chine.

Le « mea culpa » du prince Konoyé, les nombreuses difficultés auxquelles le Japon a à faire face en Chine ne doivent pas faire croire, cependant, que Tokio est résolu à se tenir tranquille en Extrême-Orient. Tout comme Hitler dans les Balkans, le Japon pratique une politique d'opportunisme et il est à l'affût de toutes les occasions de s'étendre qui peuvent se présenter. Dans sa guerre avec l'Indochine, le Japon n'a cessé d'aider le Thaïland, moralement et matériellement. Appelé à servir d'intermédiaire, le Japon a accepté avec empressement. Il va, sans doute, en profiter pour obtenir des autorités indochinoises certaines concessions territoriales qui lui permettront de s'approcher un peu plus de la route de Birmanie. Il va, surtout, se servir du prestige que lui confère son rôle de médiateur pour étendre son influence sur des territoires jusqu'ici « protégés » par la France, comme l'Annam, le Laos, le Cambodge, sans oublier le Siam dont Tokio entend, en échange des services rendus, faire le meilleur client de l'impérialisme nippon.



VICTOIRE GRECQUE. Devant la porte de l'état-major, à Athènes, le général Metaxas, au moment de monter en voiture, annonce à la foule l'occupation de Chimarra par ses troupes.



LA PRISE DE KORITZA. La première des grandes victoires grecques est annoncée par le général Metaxas sur le perron du bâtiment de l'état-major. « La route de la victoire nous est désormais ouverte », dit le leader à son peuple.



DANS UN HOPITAL, le général Metaxas rend visite à un blessé qu'il encourage. Pour les combattants, son nom demeure un symbole : celui de la lutte à outrance.

AU FRONT, le général Metaxas, qui n'a cessé de suivre, heure par heure, jusqu'à ses derniers moments, la marche des opérations, s'entretient avec le roi Georges II.

JEAN METAXAS

héros de la Grèce moderne

M. Jean Metaxas, chef du gouvernement hellénique, vient de mourir. Il est mort et sa mort met en deuil non seulement le peuple grec, mais tous les peuples à qui le miracle des armées hellènes a ouvert les yeux en ce qui concerne le mythe de l'invulnérabilité des puissances de l'axe.

La vie du général Metaxas est connue. Nous en résumerons seulement les points essentiels.

Le général Jean Metaxas est né en l'île d'Ithaque en 1871. Après de brillantes études militaires à l'Ecole des Evelpides et à l'Académie de Guerre de Berlin, il se voit chargé des cours pour les officiers de l'état-major grec, de 1904 à 1909.

Venizelos, dès son arrivée en Grèce, le distingue et l'envoie, en 1912, conclure à Sofia la convention militaire, prélude essentiel à la première guerre balkanique.

Il participe en janvier 1913 au siège de Janina et prend une place primordiale durant cette période de guerres. Au début de la seconde guerre, il est promu commandant ; la paix signée, il devient lieutenant-colonel et est placé à la tête de la 1ère Direction de l'état-major général.

Le déclenchement de la guerre mondiale le met en conflit avec le président du Conseil. M. Metaxas donne alors sa démission, redevient chef d'état-major en septembre 1915, résigne à nouveau ses fonctions en juillet 1916, et est mis à la retraite en 1917.

Exilé en Italie, il travaille ardemment à la restauration. Rentré en Grèce en 1920, il y fonde le parti monarchiste de la Libre-Opinion. Sa violente polémique contre le gouvernement révolutionnaire de 1922 entraîne pour lui un nouvel exil et il quitte Athènes en octobre 1923.

L'amnistie du 25 mars 1920 lui permet de reprendre son activité politique. Son parti ne réussit pas en tout cas à percer. Ce n'est qu'en 1932 que M. Metaxas est élu à Céphalonie.

Après la répression du mouvement séditieux de 1935, il est le premier à se prononcer en faveur de la restauration immédiate. De 1935 à 1936, son parti remporte de plus en plus de succès, sans toutefois voir sa représentation parlementaire augmenter.

Au coup d'Etat de 1936, il prend la direction du mouvement autoritaire qui lutte contre le communisme et installe à nouveau en Grèce l'ordre et la sécurité.

Le général Metaxas restera dans l'histoire grecque pour l'œuvre qu'il a accomplie : réorganisation de l'armée, restauration de l'économie nationale, instauration d'un régime d'ordre, raffermissement de la sécurité publique, solution des problèmes ouvriers, mise de la jeunesse au service de la patrie. Mais il restera aussi, et surtout, pour l'attitude noble qui a été la sienne devant la menace italienne.

On connaît l'histoire de l'ultimatum présenté par l'Italie le 28 octobre. La façon dont le général Metaxas accueillit l'ambassadeur Grazzi, la réponse pleine de dignité qu'il lui fit, son refus formel d'envisager une seconde la possibilité de lui donner satisfaction, montrent mieux que toute autre chose à quelle catégorie d'hommes appartenait Jean Metaxas et de quelle trempe il était.

Sans éclat, sans colère, Jean Metaxas, après avoir lu lentement l'ultimatum, déclara que la Grèce se battrait.

A quelques jours de là, le chef du gouvernement grec a raconté à un journaliste que sa décision fut prise dès la lecture des premiers mots de l'ultimatum. « Dès les premières lignes, j'ai compris que nous, les Grecs, nous étions invités à vivre ou libres ou esclaves. Je n'ai pas eu besoin de beaucoup de réflexion pour décider de la façon dont nous devions vivre. »

Oui. Jean Metaxas n'a pas voulu que le peuple hellène renonce à sa civilisation, à sa liberté. Il a voulu qu'il continue à lever fièrement la tête vers ce ciel attique qui est l'un des plus beaux du monde. Mort, son nom demeure un symbole: celui de la lutte à outrance. Le successeur de M. Metaxas à la tête du gouvernement grec est M. Alexandre Koritzis, gouverneur de la Banque Nationale.

LE FILM EGYPTIEN

Les problèmes apparents du jour

Il est évident que les problèmes apparents du jour sont d'ordre purement financier. Le budget et les bénéfices exceptionnels, c'est-à-dire les bénéfices réalisés du fait de la guerre.

Pour le public, la bonne politique est naturellement celle qui ne touche pas grandement sa poche et les succès de politique intérieure et militaire doivent se traduire pour lui en réduction de taxes et en augmentation de profits. Le raisonnement est simpliste, comme tous ceux de la masse, et ne peut être celui du gouvernement, chargé de grandes responsabilités.

Aussi la tâche du ministre des Finances est-elle des plus compliquées. Il doit tenir compte du désir général du public, tout en équilibrant ses recettes et ses dépenses. Les recettes des douanes ont grandement baissé et il faut combler le trou de cette baisse, réduire les dépenses. Seulement, au Parlement, un homme comme Ismail Sedky pacha, jouissant d'une très grande autorité, réclame plutôt des dépenses pour des grands travaux, afin de maintenir dans le pays un grand mouvement économique. Cette suggestion ne peut que plaire.

De grands travaux, il faut les financer et un impôt sur les bénéfices exceptionnels s'impose ; le ministre des Finances le décide. Aussitôt levée de boucliers et les grandes personnalités du monde économique le condamnent, par des notes, des interviews et des articles de journaux, en soutenant que cet impôt sera un poids très lourd pour la naissante industrie égyptienne. Le Grand Argentier veut bien écouter les doléances, pourvu qu'elles ne touchent pas au principe, et il est disposé à examiner en détail les principales objections. En attendant, le projet de loi est tout de même déposé à la Chambre. Malgré l'opposition des personnalités indépendantes, il passera, car le leader du parti saadiste, le Dr Ahmed Maher pacha, l'approuve. Poursuivant sa politique d'appui aux projets gouvernementaux quand il est convaincu de leur bienfondé, il défendra celui des bénéfices exceptionnels, sans se laisser influencer par le fait qu'il est l'opposition officielle.

Le Premier va faire des visites

Laissant ainsi avec plaisir la vedette à son collaborateur des Finances, le Premier Ministre est heureux d'avoir quelques journées de répit, dans lesquelles il n'a pas à perdre un temps précieux en des discussions de pure politique. La politique extérieure, en une période de guerre, n'étant pas du domaine public, mais du secret des cabinets diplomatiques, le chef du gouvernement la traite avec sérénité. L'ordre intérieur est parfait. Les deux oppositions, parlementaire et extra-parlementaire, s'accordant un repos, Sirry pacha veut profiter de cette accalmie pour visiter le pays. Il estime de son devoir d'entrer en contact avec la population des provinces ; mais il ne veut pas que ses visites aient un caractère de pompe officielle qui oblige les habitants à des dépenses de réception et autres. Il veut tout simplement, de temps à autre, se rendre avec un petit groupe, dans chaque moudirieh, et là, étudier sur place les grands problèmes locaux : hygiène, instruction publique, agriculture et industrie.

Comme, en sa qualité d'ingénieur, il a la pratique des enquêtes techniques, à résultats concrets, il faut s'attendre à ce que les nouvelles visites ne soient pas sans profits.

■

A la commission de la loi martiale...

...Aly Maher pacha en fait partie et, par le fait même, elle s'anime brusquement de cette fiévreuse activité que l'ancien Premier communique à tout ce qu'il touche.

Et cette fois-ci, le sujet est magnifique ; il se prête à des discussions sans fin, à des recherches approfondies, à des finesses, même à des subtilités d'argument.

On imagine aisément toute l'ampleur que peuvent prendre les discussions sur un pareil thème, surtout quand il se trouve dans la commission des professionnels du droit. Mais un homme comme le Dr Ahmed Maher pacha estime qu'il ne faut pas s'avancer trop loin dans le maquis de la procédure constitutionnelle et qu'il faut demeurer dans le domaine de l'action réaliste. Les événements vont si vite que, lorsque les recherches de la commission aboutiront, elles n'auront plus d'intérêt pratique.

■

De la fonction parlementaire

Comme ceci s'est passé en France, trois ou quatre années avant la guerre, sans malheureusement donner de résultats, la compatibilité de la fonction parlementaire avec d'autres fonctions financières préoccupe bon nombre d'esprits.

On a remarqué que la fonction parlementaire devient, dans certains cas, un moyen facile d'exploiter certaines affaires et que le mandat de député et de sénateur est exercé pour des intérêts personnels qui ne sont pas l'intérêt général.

Ne faudrait-il pas décréter le principe du non-cumul de la fonction parlementaire et de celle d'administrateur de sociétés, par exemple, de boursier intéressé à la hausse et à la baisse des actions ?

Tout est en nuances dans cette question et la présentation d'une pareille suggestion se heurtera à une très vive opposition, au sein des deux Chambres. Les opposants soutiendront qu'on ne peut priver le Parlement de la collaboration d'hommes de valeur et qui ne voudront certainement pas sacrifier leurs hautes fonctions financières à leur mandat de député ou de sénateur.

■

Renouvellement ou non ?

Le ministère veut-il, oui ou non, procéder au renouvellement d'un certain nombre de sénateurs ?

Le Premier ne parle pas, mais on ne fait que lui attribuer des intentions qui se contredisent de semaine en semaine.

Il y a huit jours, on a affirmé qu'il allait procéder au renouvellement et tous les partis commencèrent la mobilisation de leurs forces. Mais cette semaine, on a prétendu le contraire et que le régime de la guerre ne permet pas une opération d'une aussi grande envergure. On prolongera donc de six mois en six mois, jusqu'à la fin de la guerre, le mandat des pères conscrits.

Mais ce n'est pas officiel et les partis n'osent pas désarmer ; ils vont demeurer sur leurs gardes, pousser leurs préparatifs, pour n'être pas pris au dépourvu.

■

Traquons les accapareurs !

Elle sera bien amère pour les accapareurs de sucre, une perquisition que le gouvernement pourrait se décider à faire dans leurs mystérieux dépôts, s'il donne suite au désir de l'opinion publique. Celle-ci est aujourd'hui convaincue que des grossistes ont mis de côté d'immenses stocks, qu'ils sont responsables de la hausse et réalisent d'immenses bénéfices : il faut les traquer et les punir. Le sucre, un rien, un détail. Non, car les opinions publiques s'entêtent quelquefois sur des riens qui deviennent ensuite très graves !



LE GENERAL WAVELL a assisté aux courses la semaine dernière. A son arrivée à l'hippodrome, il fut longuement acclamé par les personnes présentes, que la prise de Tobrouk avait remplies d'un enthousiasme tout naturel. Au cours de la séance, le commandant en chef des forces britanniques paria sur neuf chevaux. Il ne gagna pas une seule fois. Le voici avec Lady Lampson qui, à cette occasion, releva avec raison qu'on peut être malheureux au jeu et heureux sur le front.

LES BUTS DE GUERRE DE L'ALLEMAGNE

L'ORDRE NOUVEAU D'HITLER

L'expression "ordre nouveau" est le slogan de la propagande hitlérienne. Quel est donc cet ordre nouveau que Hitler veut imposer à l'Europe ?

Hitler — il l'a déclaré lui-même — tend à créer une Allemagne de 250 millions.

Cette Allemagne de 250 millions, Hitler n'a, cependant, pas l'intention de la créer immédiatement après une guerre victorieuse, mais seulement dans une cinquantaine d'années, période après laquelle Hitler espère, grâce à une politique appropriée, constituer en Europe un bloc de 250 millions d'hommes se réclamant de la nationalité allemande.

I. L'aspect politique

La politique qu'Hitler compte appliquer pour parvenir à ses fins se résume à ceci : l'hégémonie politique et la prospérité économique de l'Allemagne lui permettront, d'une part, d'augmenter dans une très large mesure le taux de ses naissances ; de l'autre, de réaliser la « germanisation » des peuples voisins sur une échelle que l'histoire n'a pas encore connue.

La guerre continue et Hitler n'est pas plus près de la gagner qu'au premier jour. Déjà, cependant, l'Allemagne exerce un contrôle direct sur un territoire où vit une population de 158 millions d'hommes — dont 20 millions de Polonais, 8 millions de Tchèques, 2 millions de Slovaques, 3 millions de Norvégiens, 4 millions de Danois, 8 millions de Hollandais, 9 millions de Belges et 25 millions de Français. Ceci sans compter 14 millions de Hongrois et 14 millions de Roumains que le Reich contrôle indirectement.

Quelles sont les intentions d'Hitler vis-à-vis de ces peuples ? Quand, après Munich, il a occupé la Tchécoslovaquie, Hitler a déclaré qu'il respecterait l'autonomie politique et culturelle du protectorat. Il ne l'a pas fait et personne n'ignore que le plan d'Hitler est de faire disparaître les Tchèques d'ici un quart de siècle.

Immédiatement après la campagne de Pologne, Hitler — par un décret daté du 12 octobre 1939 — incorpora les provinces polonaises de l'Ouest au Reich. A la tête des autres provinces polonaises, dont la population est de 12 millions, il plaça un « gouvernement polonais » dirigé par Hans Frank, ministre allemand sans portefeuille. Hitler pensait trouver en Pologne des politiciens qui accepteraient d'entrer dans ses vues et de donner à ce gouvernement un semblant de caractère national. Il n'y réussit pas et ces provinces elles-mêmes furent incorporées au Reich. Aujourd'hui, à en croire le journal allemand « Warschauer Zeitung », il n'existe plus d'Etat polonais, mais seulement un home national polonais administré par l'Allemagne.

Au nord et à l'ouest de l'Europe, Hitler, dans l'éventualité d'une guerre longue, a agi avec beaucoup plus de prudence et a évité de donner à ses décisions un caractère définitif.

La Suède, qui a une population de sept millions d'habitants, continue à être neutre et indépendante. La Suède est, cependant, entièrement coupée du reste du monde par l'Allemagne et la Russie ; et s'il n'y a pas de commissaire du Reich à Stockholm, la chose est due à un accord soviéto-allemand, d'après lequel l'Allemagne n'occupera pas la Suède et la Russie n'occupera pas la Finlande.

Au Danemark, le gouvernement de coalition présidé par M. Thorvald Stauning est toujours en fonctions. Mais il partage son autorité avec l'ancien ministre d'Allemagne à Copenhague, von Renthe-Fink, et le gouverneur militaire allemand, le général Lütke.

La Norvège qui, ayant refusé de se rendre, continue officiellement à être en guerre avec l'Allemagne, est administrée, en fait, par le « Reichskommissar » Terboven et le gouverneur militaire von Falkenhorst.

Hitler temporise, de toute évidence, en ce qui concerne la Scandinavie. Dans le cas d'une victoire allemande, le Danemark serait purement et simplement incorporé au Reich. Quant à la Suède et à la Norvège, elles deviendraient des protectorats allemands.

La Hollande qui, comme la Pologne et la Norvège, continue à être en guerre avec l'Allemagne, est placée, en fait, sous la double autorité de Seyss-Inquart, commissaire du Reich, et du général Christiausen, gouverneur militaire. Seyss-Inquart a, à plusieurs reprises, déclaré que le « Führer magnanime » respecterait l'autonomie hollandaise. Mais personne n'ignore que les nationaux-socialistes allemands ne reconnaissent pas l'existence d'une « nation » hollandaise et que la Hollande, à leurs yeux, est une partie du territoire allemand que des interventions extérieures réussirent à arracher du plus grand Reich.

Le seul espoir de la Belgique réside dans la victoire de l'Angleterre et de ses alliés. Les théories raciales allemandes ne reconnaissent pas l'existence de la Belgique comme nation. L'Allemagne a toujours encouragé le mouvement flamand. Le but d'Hitler est de créer, après la guerre, un Etat flamand, s'étendant jusqu'à la ligne de la Somme et donnant à l'Allemagne le contrôle des ports de la Manche et du bassin minier franco-belge.

Les seuls « faits accomplis » qu'Hitler se soit permis en Europe sont la mainmise sur la région d'Eupen-Malmédy, la liquidation du grand-duché de Luxembourg et l'annexion de l'Alsace-Lorraine.

Pour ce qui est de la France, bien qu'on ne puisse pas se prononcer exactement à son sujet, on a de grandes raisons de croire que, l'Allemagne victorieuse, elle deviendrait un simple protectorat. Quant à son territoire, il subirait des amputations nombreuses, la Bretagne étant, dans l'esprit d'Hitler, destinée à constituer un protectorat indépendant et la région des Flandres devant faire partie de l'Etat flamand. Ceci, abstraction faite des territoires qui seraient attribués à l'Italie et à l'Espagne...

Au point de vue économique, tous les pays d'Europe, à l'exception de la Russie et de l'Italie, constitueront une unité groupant, en dehors de l'Allemagne, de la Bohême, de la Pologne, du Danemark, de la Norvège, de la Belgique et de la Hollande, des contrées nominalement indépendantes comme la France, la Hongrie et la Roumanie. Aucun de ces pays ne pourra avoir sa politique économique propre. Dans cette organisation, Berlin sera le centre de contrôle où les plans économiques à destination du continent seront élaborés.

II. L'aspect économique

L'ordre nouveau d'Hitler est, au point de vue économique, basé sur les principes suivants :

1°) L'Allemagne sera à la tête de l'organisation économique de l'Europe. Tous les pays faisant partie du « Lebensraum » allemand devront travailler à la prospérité du Reich et sacrifier leur intérêt propre à celui de la plus grande Allemagne.



Comment un journal anglais voit l'ordre nouveau d'Hitler, que ce dernier entend édifier sur une hécatombe de femmes et d'enfants, victimes innocentes de sa guerre. (News Review)

2°) Chacun des pays faisant partie du système économique allemand se cantonnera dans une catégorie de production. Les productions actuelles seront revisées de façon à concentrer entre les mains de l'Allemagne toutes les industries-clés, celle des armements notamment. Les autres pays produiront soit les matières premières exigées par ces industries, soit les vivres nécessaires au Reich. Ils constitueront, par ailleurs, des marchés pour l'écoulement des produits manufacturés du Reich.

3°) La répartition, parmi les pays du « Lebensraum », des différentes catégories de production sera faite conformément aux théories d'un économiste allemand du milieu du XIXe siècle, Johann Heinrich Thünen dont la doctrine peut être matérialisée de la façon suivante. Au centre de l'organisation économique est placée une ville, point de départ et d'aboutissement de tout le système. Autour de cette ville, sont une série de régions concentriques où l'on trouve, dans l'ordre, des légumes, des fermes, des forêts, des vergers, des champs de céréales et, enfin, du bétail.

Dans ses grandes lignes, le « Lebensraum » d'Hitler sera basé sur les idées de Thünen. L'Allemagne remplira les fonctions de la ville. Dans les territoires qui l'entoureront, et qui feront partie du système, la production des articles utiles au Reich sera développée au détriment de toutes les autres.

4°) Le système économique allemand ne sera pas basé sur la loi de l'offre et de la demande. Les prix et les salaires ne seront pas libres et n'auront pas en vue l'intérêt des pays inclus dans l'organisation. Les tarifs comme les salaires seront imposés. Il en sera de même de la production dont le chiffre sera également fixé par l'organisme central, c'est-à-dire par l'Allemagne.

Tarifs et salaires seront naturellement établis de façon à permettre au Reich de tirer le maximum de profits de l'organisation. C'est ainsi que les matières premières et les produits agricoles qui seront vendus à l'Allemagne le seront à un prix bas, tandis qu'au contraire le prix des produits manufacturés que le Reich écoulera dans les pays sous son contrôle sera des plus élevés. Il existera, de même, une différence considérable entre le cours du mark et celui des diverses monnaies qui pourront avoir cours dans le reste du « Lebensraum ».

Tel est, dans ses grandes lignes, l'ordre nouveau qu'Hitler entend imposer à l'Europe dans le cas d'une victoire allemande. Bien qu'étudié depuis longtemps dans ses moindres détails, cet ordre nouveau n'est, de par lui-même, nullement viable. Le peuple allemand est, en effet, de tous les peuples du monde, peut-être celui qui a le moins l'esprit impérial. C'est également le moins populaire. Il ne faut pas perdre de vue, de même, que le système économique conçu par Hitler étant basé sur la plus large exploitation possible des ressources d'autrui, l'Allemagne aura naturellement tendance à augmenter le nombre des pays inclus dans son système... Ce qui l'entrainera à d'autres tentatives d'expansion, à d'autres guerres.



QUELQUE PART AU SOUDAN, le Négus passe en revue sa nouvelle armée, constituée par des Abyssins ayant, depuis le début de la guerre, fui l'Ethiopie. Une dépêche nous a appris récemment que le Négus a passé la frontière et se trouve actuellement en territoire abyssin où une armée a été formée et entraînée par des officiers anglais.

IL A EU FOI EN SON ÉTOILE...

LE NEGUS

à la conquête de son trône

On l'avait cru à terre. Dans sa villa de Bath, dans la campagne anglaise, ce n'était plus qu'un souverain détrôné auquel la Grande-Bretagne, toujours libérale, donnait asile.

Seul, peut-être, il avait foi en son étoile.

Il faisait de longues promenades à pied et méditait sur le sort qui avait fait de lui, le Roi des Rois, un simple gentleman de campagne dans un pays qui n'était pas le sien.

Les Américains, avec ce sens du sensationnel qui les caractérise, persuadés qu'il ne régnerait plus jamais, avaient estimé qu'il accepterait peut-être de dorer son exil en écrivant pour une forte somme ses mémoires. Ils furent déçus et étonnés à la fois. Le chambellan de Sa Majesté Impériale répondit très poliment à l'éditeur yankee qui avait fait la proposition : « Je tiens à vous informer qu'un roi, même momentanément en exil, ne vend pas ses mémoires. Pour le moment, Sa Majesté ne compte pas les écrire, car son règne est loin d'être terminé. »

Puis, petit à petit, la plupart des membres de sa cour le désertèrent. Son ancien ministre à Londres, qui avait perdu ses deux fils dans la guerre contre l'Italie, s'en fut vivre aux Indes. Le ras Kassa, le commandant en chef du principal front éthiopien, se retira à Jérusalem. Un ou deux ministres vivaient au Caire où l'un d'eux, d'ailleurs, essaya de tirer une précaire existence en ouvrant un café à Héliopolis. Sa fille menait une existence bourgeoise dans un petit appartement de Zamalek.

Mais lui, Haïlé Sélassié, avait toujours foi en son étoile. Il savait que son pays n'avait pas été soumis. Il recevait, malgré la surveillance de la police fasciste installée en Ethiopie, des nouvelles de son royaume. Si les Italiens contrôlaient, grâce à leurs soldats, les villes et quelques villages voisins, ils ne tenaient pas la campagne où ses partisans ralliés autour de quelques chefs demeurés dans le pays gouvernaient encore en son nom.

* * *

Cet homme, assez petit de taille, au regard perçant, aux traits racés, a toujours eu à lutter. Son trône n'était devenu réellement solide que deux ou trois ans avant la conquête italienne, lorsque l'Ethiopie, avec l'aide de cette même Italie qui devait plus tard l'attaquer et la conquérir, fut admise au sein de la S.D.N.

Lorsqu'il monta sur le trône, dans ce pays féodal, les principaux ras pensèrent qu'ils pourraient obtenir une autonomie plus grande encore. D'ailleurs, certains d'entre eux estimaient qu'ils avaient autant de droits que lui au titre de Négus.

Dans tous les cas, pour conquérir l'Empire, il dut lutter, finasser, faire preuve de doigté, d'énergie, de courage et même de cruauté.

L'histoire remonte à Ménélik, le grand empereur qui battit les Italiens à Adoua.

Ménélik avait un fils : le ras Makonen avait commandé les forces éthiopiennes à Adoua. Mais il mourut avant son père, laissant un fils, ras Taffari.

Au cours des dernières années de sa vie, Ménélik, miné par la maladie, fut dominé par sa seconde femme, l'impératrice Taïtou, intrigante et cruelle, qui voulait écarter du trône Zoaditou, la fille de Ménélik, et son petit-fils, ras Taffari, au profit de Lij Eyassou, fils du ras Mikhaïl, et d'une fille présumée du négus Ménélik. Elle parvint d'ailleurs à ses fins.

Lij Eyassou, converti à l'islamisme, fut entraîné, en 1915, deux après son accession au trône, à faire une politique contraire à celle des Alliés. L'Allemagne et la Turquie, désireuses de bloquer l'Angleterre en mer Rouge et de la prendre à revers en Afrique, tentent de gagner le jeune empereur à leur cause. Mais ras Taffari trouve le moment propice et fomente une révolution. L'empereur est déclaré déchu et Zoaditou, fille de Ménélik, monte sur le trône.

Mais le ras Mikhaïl et son fils, l'ex-empereur Lij Eyassou, ont encore des partisans. Pendant cinq ans, ils harcèlent l'impératrice Zoaditou qui a fait appel à ras Taffari pour la seconder. Finalement, ras Taffari, qui doit par la suite devenir Sa Majesté Haïlé Sélassié, écrase Mikhaïl et Lij Eyassou à Sagala. Ce dernier est pris et interné dans un château. On déclare qu'il est faible d'esprit et il meurt peu après la conquête italienne.

* * *

A 25 ans, ras Taffari est régent d'Ethiopie et prince héritier. Esprit ouvert, il se rend en Europe où, on s'en souvient encore, des réceptions somptueuses sont faites au descendant de Salomon.

Ici, en Egypte, où il est venu à diverses reprises, il se tailla rapidement une certaine popularité.

Le 7 octobre 1928, l'impératrice Zoaditou, très pieuse, menant depuis des années une existence monacale, se retire dans un couvent, s'efface devant le ras Taffari sans même abdiquer. Le petit-fils de Ménélik devient Négus sous le nom de Haïlé Sélassié.

L'Amba Joannes se rend en Ethiopie pour le couronnement. La cérémonie est d'un faste à la fois grandiose et sauvage. De toutes les parties du monde, les gouvernements ont envoyé des représentants.

Le patriarche copte-orthodoxe revient au Caire avec la couronne de Zoaditou que la pieuse impératrice confie à sa garde et avec les vêtements du sacre, remis au chef de l'Eglise abyssine par le nouvel empereur et son impératrice. Ces précieux souvenirs sont encore aujourd'hui exposés dans les salons du patriarcat copte-orthodoxe au Caire.

* * *

Haïlé Sélassié avait hérité de son grand-père et l'intelligence autoritaire et la bravoure et, surtout, l'esprit d'organisation.

Mais il est, comme tout primitif, très méfiant.

Avant sa défaite et sa fuite en Angleterre, il avait toujours tenté de tenir une balance entre les puissances désireuses d'effectuer une pénétration économique en Ethiopie.

En 1925, l'Angleterre signe un accord avec l'Italie au sujet du lac Tsana. En vertu de ce traité, l'Italie devait soutenir l'Angleterre pour obtenir le contrôle du lac dont le détournement pouvait affecter les eaux du Nil Bleu si nécessaires aux cultures cotonnières du Soudan.

L'Egypte, de son côté, négociait avec Haïlé Sélassié la construction d'un barrage sur le lac avec l'assistance d'une société américaine.

L'Italie comptait, avec l'aide de l'Angleterre, construire une voie ferrée lui permettant d'étendre ses communications commerciales en Ethiopie du Nord.

Mais le Négus, très méfiant, comme nous l'avons dit, tergiversa et tous ces projets tombèrent à l'eau.

En 1928, cependant, il se rapprocha de l'Italie et obtint une zone franche à Assab contre un service d'autobus et de camions jusqu'à Dessié.

Néanmoins, le chemin de fer de Djibouti demeura, même après la conquête, la principale voie de communication entre l'Ethiopie et le monde extérieur.

Mais son amitié avec l'Italie fasciste ne devait pas durer. Dans l'esprit de Mussolini, il fallait endormir le Négus, l'embrasser pour mieux l'étouffer.

C'est ce qui arriva.

L'entrée de l'Ethiopie au sein de la S.D.N. devait devenir, éventuellement pour le monde, une cause de crise de première importance. Elle entraîna les sanctions avec tout ce qui s'ensuivit.

Attaqué par l'Italie, après de monstres préparatifs qui durèrent des mois, sous le prétexte futile d'incidents de frontières, le Négus, dont l'armée était mal équipée, mal entraînée et mal commandée, résista quand même et il fallut les gaz asphyxiants de Badoglio pour en venir à bout.

Mais Haïlé Sélassié avait essayé de jouer une dernière carte en intéressant l'Amérique à son sort.

Et ce fut l'histoire des pétroles éthiopiens.

* * *

C'est ainsi que le monde étonné vit apparaître l'étrange figure du financier Rickett qui obtint la signature du Négus lui donnant droit à exploiter pour compte de la Standard Oil les pétroles d'Ethiopie. Jusqu'aujourd'hui, on ne sait pas si l'Abyssinie est riche en pétrole, mais, à ce moment-là, l'affaire Rickett fit sensation et le financier devint pendant quelque temps un homme célèbre, beaucoup plus célèbre que le Roi des Rois lui-même.

D'ailleurs, maintenant que le Négus, avec l'appui de la Grande-Bretagne, est en passe de reconquérir son trône, il ne serait nullement étonnant de voir bientôt réapparaître à l'horizon l'étrange figure de Frank Rickett.

* * *

Il faut reconnaître qu'en son exil, Haïlé Sélassié fit preuve d'une parfaite dignité. Même lorsque, dans le but d'apaiser l'Europe et de bâtir une paix solide, les puissances démocratiques eussent reconnu la conquête de l'Empire éthiopien, il fit preuve de calme et de sang-froid.

Car, comme il le disait récemment à un journaliste à Khartoum : il a toujours eu une foi inébranlable en son étoile.

* * *

Aujourd'hui, ayant trempé son épée dans l'eau bénite d'un fleuve, comme le veut la coutume abyssine, le Négus est parti à la reconquête de son trône. Il n'est pas seul : il a comme allié le plus puissant empire du monde.

A Addis-Abéba, comme il l'a dit, il compte rebâtir la statue du Lion de Juda à la place de l'Aigle fasciste.

Et ainsi, à deux reprises, l'Ethiopie aura vaincu l'Italie.

A TOBROUK, l'Italie avait accumulé de grandes réserves de pétrole et d'essence. Celles-ci ont été détruites par le feu de l'aviation et de la flotte britanniques. Certains réservoirs ont brûlé pendant des jours, dégageant des colonnes de fumée.

EN CYRENAIQUE OCCUPEE

L'armée du général Wavell poursuit son avance en Libye à un rythme qui semble de plus en plus accéléré. Après Tobrouk, les troupes britanniques viennent de s'emparer de Derna qui, peu fortifiée et défendue par des forces notablement inférieures à celles casernées dans Tobrouk, n'a opposé qu'une résistance relative. En même temps que l'armée anglaise faisait le siège de Derna, la Royal Air Force a effectué un grand nombre de raids sur Bomba, base aérienne italienne située entre Tobrouk et Derna, à une cinquantaine de kilomètres de Tobrouk.

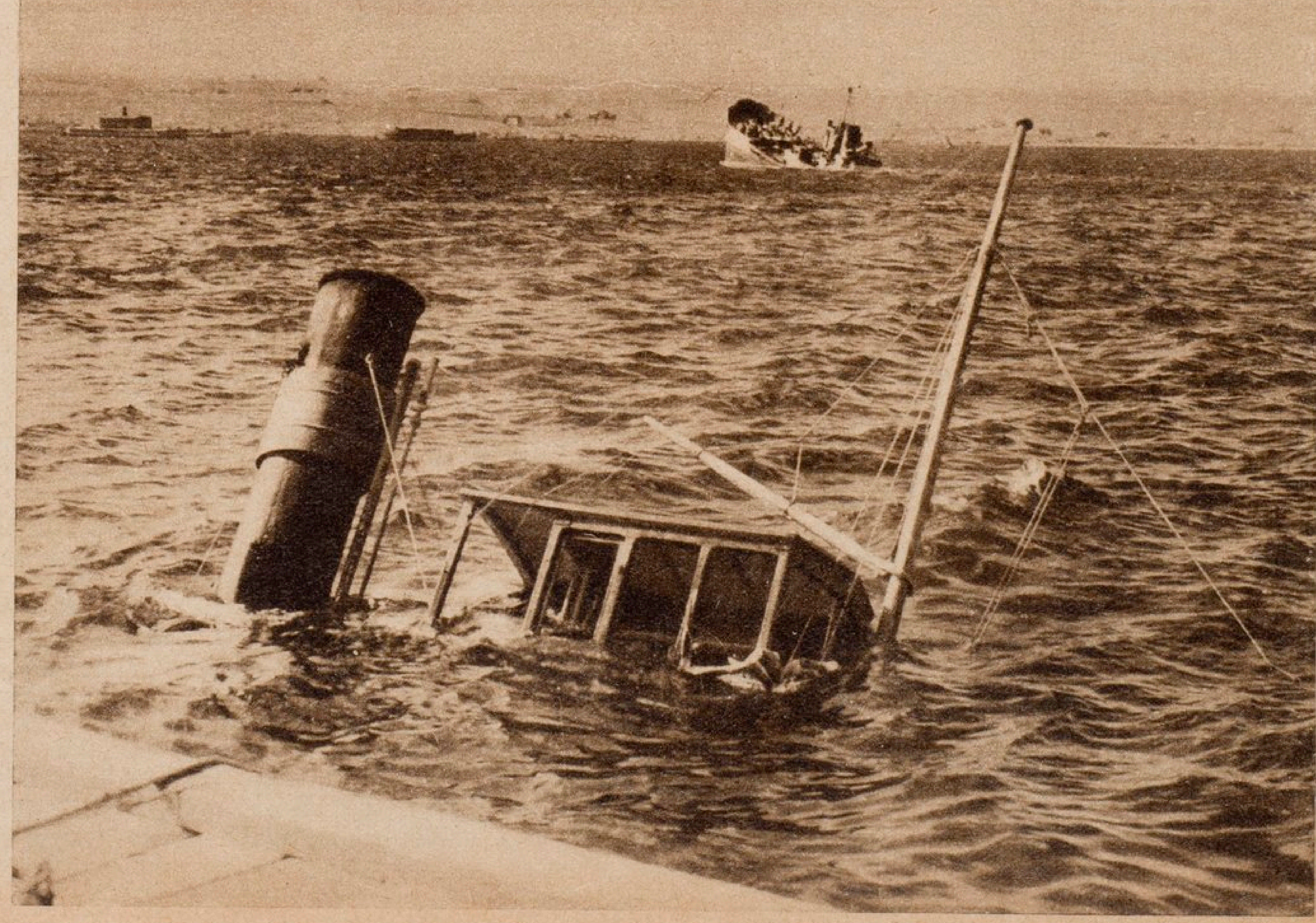
La prise de Tobrouk et de Derna met, en tout cas, pratiquement la Cyrénaïque entre les mains de l'Angleterre. C'est là un coup d'autant plus rude pour l'Italie que la Cyrénaïque est la plus belle contrée que l'Italie possède en Afrique du Nord. A une centaine de kilomètres de Derna se trouve, ne l'oublions pas, le fameux « Djebel Akhdar », la montagne verte où Mussolini a installé ses premiers colons après en avoir chassé les occupants arabes.

La situation de l'Italie en Libye est d'autant plus précaire qu'à l'offensive des troupes du général Wavell en correspond une autre, celle des forces françaises libres, provenant du front du Tchad, et à qui l'on doit la chute de l'oasis de Mourzouk. Voici quelques images de la chute de Tobrouk. Elles constituent l'illustration la plus éloquente de la fin de l'*Impero* dont nous parlons plus loin.



DES OFFICIERS ANGLAIS conversent dans une rue de Tobrouk. Derrière eux, une maison basse, à demi détruite. A leurs pieds, une brouette abandonnée. Au fond, une mosquée.





BAIONNETTE AU CANON, une formation de soldats anglais procède à l'épuration de la zone de Tobrouk. Ci-contre : dans le port de Tobrouk, deux navires marchands, de ceux sur lesquels Graziani comptait pour le ravitailler, s'enfoncent dans les eaux de ce qui n'est plus le « mare nostrum ».

LA FIN D'UN GRAND REVE

L'IMPERO

Le général Wavell en Libye et en Afrique Orientale et le général Papagos en Albanie ont mis fin à l'ambition de l'Italie d'être une puissance impériale.

Cassandre avait raison... Trois mois avant l'entrée en guerre de l'Italie, nous écrivions dans ces mêmes colonnes :

« L'Italie n'a rien à gagner à entrer en guerre ; elle risque au contraire d'y tout perdre. »

Nous ne pensions pas que l'avenir nous donnerait aussi rapidement raison. Si nous nous sommes trompés, c'est en concluant qu'ayant à choisir, M. Mussolini allait opter pour la paix.

La dépendance où elle se trouvait du point de vue économique, le contrôle qu'on pouvait trop aisément faire peser sur ses voies de communication, la fragilité d'un empire colonial récent, tout devait inciter l'Italie à la prudence.

La position d'attente adoptée par l'Italie durant les dix premiers mois du conflit répondait au tempérament italien. Elle répondait aussi, mais nous ne le savions pas, à l'état réel de ses forces.

La « non-belligérance » italienne profitait à l'Allemagne. Lorsque le « Frankfurter Zeitung » écrit que la diplomatie allemande déploya de grands efforts pour tenir l'Italie en dehors du conflit, nous le croyons, bien que nous ne soyons pas d'accord sur les raisons qui ont motivé cette attitude.

Quoi qu'en pense M. Virginio Gayda, qui essayait l'autre jour d'expliquer à l'opinion italienne pourquoi l'Italie est entrée en guerre, jamais l'Angleterre n'a cherché à pousser l'Italie dans ses retranchements. La non-belligérance était contraire aux intérêts anglais. M. Gayda se plaît à le reconnaître. Rappelons les efforts de M. Neville Chamberlain pour que l'Italie maintienne une apparence de neutralité. Rappelons les efforts de M. Winston Churchill.

M. Mussolini a préféré passer le Rubicon. C'est en quoi il ressemble à César, mais l'autre eut plus de chance que lui.

Au début, cependant, l'affaire s'annonçait bien. Une guerre de quelques heures livrait la France à l'Italie. Avec un peu de patience et d'adresse, M. Mussolini eut pu obtenir le prix fort pour son intervention.

M. Mussolini n'est pas un foudre de guerre. Il eut volontiers borné là ses exploits. L'Angleterre refusant de s'incliner, il fallut bien continuer.

Les troupes du maréchal Graziani occupèrent Sidi-Barrani presque sans coup férir. La facilité de cette victoire n'inquiéta pas M. Mussolini dont l'humeur était à l'optimisme. Décidément les choses s'annonçaient pour le mieux. Les démocraties croulantes n'avaient qu'à bien se tenir.

Enhardi, M. Mussolini se présenta à la frontière grecque. Il y fut rossé d'importance. Il advint qu'au même moment le général Wavell se mit en marche.

Le vin tournait à l'aigre. Malheureusement, il était trop tard pour reculer.

En deux coups de dés, M. Mussolini avait perdu un empire. Un empire qui valait bien qu'on y veille avec plus de soin.

* * *

En 1911, profitant du fait que la Turquie est occupée dans les Balkans, l'Italie décide l'annexion de la Tripolitaine. C'est assez facilement que les troupes italiennes prennent pied à Benghazi. Commencée le 28 septembre, la campagne s'achève le 5 novembre.

Le traité d'Ouchy (1912) va reconnaître l'état de fait en Tripolitaine, mais refuser à l'Italie le droit de s'installer dans le Dodécanèse.

Le traité secret de Londres, en 1915, remet tout en question. L'Italie obtient des Alliés la reconnaissance de ses « droits » sur le Dodécanèse et les mains libres en Albanie.

Mais, en 1919, l'Italie n'est pas satisfaite. Elle a reçu une portion du sol turc, mais elle l'a ristourné à Mustapha Kemal pour n'avoir pas à le défendre, les armes à la main. Elle présente aux Alliés un faisceau de doléances. Récriminations assez mal venues puisque l'Italie a reçu le Tyrol, le Trentin, vu le morcellement de son ennemi mortel l'Empire austro-hongrois, pris pied sur la côte dalmate (avec Zara). La possession du Dodécanèse va lui être confirmée. Elle exerce sur l'Albanie une influence que personne ne combat. Quand un groupe d'hystériques s'emparera de Fiume, l'Europe entière, lasse des discussions qui s'éternisent, fera la conspiration du silence autour de cette sale petite affaire.

Mais à force de crier il est bien rare qu'on n'obtienne pas quelque chose. Machiavel l'a dit et les mendiants le savent. M. Mussolini obtient des Anglais le Jubaland qui vient élargir la portion de territoire dont l'Italie dispose en Afrique Orientale avec l'Erythrée et la Somalie.

Le Jubaland sera la première victoire de M. Mussolini.

En 1935, l'Italie s'attaque à l'Abyssinie. Parallèlement, par l'intermédiaire de M. Pierre Laval, M. Mussolini obtient de la France des cessions territoriales dans le Tibesti français. Du désert dont, dans un discours, M. Mussolini se moque. Mais il l'a jugé suffisamment intéressant, ce désert, pour le demander. Désormais la frontière sud-libyenne va s'appuyer sur les montagnes du Tibesti et du Borkou. L'Italie s'enfonce de cinq cents kilomètres dans le sud. Elle assoit, au moins théoriquement, son pouvoir sur des tribus apparentées aux populations riveraines du Tchad. Elle essaie de s'introduire, de s'ingérer comme un coin, dans l'Empire français d'Afrique.

M. Pierre Laval qui n'a rien à refuser à son ami Mussolini lui a accordé du même coup une rectification de frontière en Erythrée, notamment l'île de Doumeirah dont il sera beaucoup question, bien que cet îlot ait une importance stratégique bien moins grande que la bande de désert soudanais qu'on a cédé sans mot dire.

Puis, le contrôle qu'il exerçait sur le pays ne lui suffisant plus, M. Mussolini s'empare de l'Albanie.

* * *

Tel était l'Empire italien lorsque M. Mussolini décida d'entraîner l'Italie dans la guerre.

Aujourd'hui la Cyrénaïque, c'est-à-dire la moitié de la Libye, est entre les mains des Anglais. Les forces de la France Libre ont pris Mourzouk ; le Négus est en Abyssinie ; les Italiens refluent vers la côte, s'enferment dans les villes sans grand espoir de résister longtemps. Un tiers de l'Albanie est aux mains des Grecs. Le Dodécanèse est assiégé.

L'Italie n'est pas hors de combat, mais son empire n'est déjà plus à elle.

CARTE DE L'EMPIRE ITALIEN. Le fameux « Impero » qui, de tout temps, a été l'un des grands buts du fascisme, est attaqué de toutes parts, ainsi que le montrent les diverses flèches ci-dessus. Le général Wavell en Libye et en Afrique Orientale, le général Papagos en Albanie, les forces de la France Libre sur le front du Tchad détruisent, jour après jour, les rêves impériaux de Mussolini que le sort des armes a chassé de l'Afrique.

Autant que l'imprudence de M. Mussolini se lançant dans la guerre, autant que sa méconnaissance des réalités (méconnaissance qui le livre pieds et poings liés à Hitler). Ce qui étonne, c'est l'incapacité de l'Italie à mettre en valeur son domaine.

Cette fameuse Italie fasciste dont le dynamisme devait nous surprendre n'a pas fait mieux, et peut-être a-t-elle fait moins bien que les démocraties objets de sa risée.

En Abyssinie, en Albanie, des sommes fantastiques ont été englouties sans résultat. Rien qu'en Albanie, les investissements italiens se chiffrent par plusieurs centaines de millions de francs-or. Le seul résultat a été une production pétrolière inférieure à 300.000 tonnes. Ce qui met le litre à un prix exorbitant. A Valona, actuellement sous le feu grec, des installations ont été prévues, copiées sur celles de Leuna pour la production du pétrole synthétique tiré du charbon... Mais les gisements d'Albanie ne peuvent pas suffire au tiers des besoins d'une pareille installation....

Ceci n'est qu'un exemple. Partout on découvre en Italie fasciste cette disproportion entre l'effort toujours méritoire (et réalisé au prix des plus grands sacrifices) et le résultat toujours pitoyable. Partout une coûteuse politique de prestige dont le peuple italien a fait les frais, car voici bien longtemps que l'Italien a des routes mais pas d'autos pour rouler dessus.

PIERRE ARTIGUE

GRAND GALA AU PALAIS D



DEVANT LE BUFFET, Leurs Majestés la Reine Farida et la Reine Nazli s'entretiennent avec Lady Lampson, épouse de l'ambassadeur de Grande-Bretagne en Egypte. La reine Nazli porte une toilette rouge.

Un grand gala a eu lieu samedi dernier au Palais de la Société Royale d'Agriculture à Guézireh, au profit du Croissant-Rouge égyptien et des Croix-Rouges britannique et hellénique. Le programme de cette manifestation comportait un spectacle richement monté et d'un caractère tout à fait inédit, et un bal. Le spectacle débuta par une danse typiquement orientale exécutée par la vedette égyptienne Carioca qui, pour la circonstance, avait revêtu un costume rouge pailleté d'or. Le rideau s'ouvrit ensuite sur un tableau représentant un bal sous la Régence, à Bath. En costumes de l'époque, danseurs et danseuses exécutèrent un menuet avec infiniment de grâce. Puis le bal fut interrompu par l'apparition d'une ballerine, Mlle Sonia Ivanova, qui fit une danse sur pointes, vaporeuse et légère.

Madame Badia Massabni parut à son tour sur la scène. Entourée de ses girls, elle chanta des chansons de circonstance, anglo-arabes et gréco-arabes. Il y eut ensuite un tableau représentant une noce grecque. Monté par Mme Capsalis et M. Camara, ce tableau a été inspiré par une gravure de Dupré représentant une noce bourgeoise à Athènes. Au cours de la noce, des Evzones, costumes blancs et gilets brodés d'or, en exécutèrent une danse nationale.

Le spectacle se termina par un tableau conçu, réalisé et offert par Son Altesse la Princesse Chivékiar et retraçant une scène de la vie de la reine Hatshepsout dans son palais de Deir-el-Bahari. Le clou du tableau fut le retour de la mémorable expédition du Pomet et la consécration rituelle des produits de l'Egypte.

Succès au point de vue artistique, ce gala le fut également au point de vue mondain. La reine Farida, la reine Nazli, les princesses royales avaient tenu à y assister. Aux côtés de Leurs Majestés, dans la loge royale, avaient pris place Mme Hussein Sirry pacha et Mme Hussein Sabry pacha.

Parmi les autres personnalités ayant assisté au gala, citons : l'ambassadeur de Grande-Bretagne et Lady Lampson, M. et Mme Capsalis, le chevalier et Mme de Schouteete de Tervarent, M. Zazulinski, M. et Mme Adzémovich, Mme Catroux, Ismaïl Sedky pacha. Après le spectacle, il y eut bal et tombola. Un bar, tenu par des dames de la haute société cairote, fut ouvert au public.



L'ARRIVEE de Leurs Majestés la Reine Farida et la Reine Nazli au Palais de la Société Royale d'Agriculture. A l'arrière-plan, les princesses royales. Sur les côtés, faisant les honneurs, la police spéciale.



LEURS ALTESSES ROYALES les Princesses Faïza et Fathia, sœurs de Sa Majesté Farouk, se restaurent, au buffet, entre deux tableaux. Elles sont toutes deux vêtues de blanc comme, d'ailleurs, la reine Farida.



APRES LE GALA, il y eut un bal et une tombola. Ces deux spectatrices, appartenant à la meilleure société égyptienne, furent parmi les plus favorisées par le sort. Elles ont les bras chargés d'objets gagnés.

E L'AGRICULTURE



DANS LES COULISSES, avant de paraître sur la scène, une des figurantes du tableau pharaonique qui clôtura le gala met la dernière main à sa toilette, aidée par une camarade couronnée d'un « pchsent ».



CES DEUX BALLERINES s'exercent, elles aussi, avant d'entrer en scène. Elles exécuteront, tout à l'heure, une danse pharaonique dont les gestes ont été inspirés par des bas-reliefs de temples antiques.



L'UNE DES ATTRACTIONS de la soirée fut un montreur de singes dont les élèves bondissants, parfaitement élevés, amusèrent beaucoup l'assistance. Jamais, en tout cas, singes ne furent à pareille fête.



LA NOCE GRECQUE. Monté par Mme Capsalis et M. Camara, ce tableau, inspiré d'une gravure ancienne, fut l'un des plus réussis. Le marié était M. Yatrou. La mariée était Mlle Vassilopoulo, d'Alexandrie. Au cours du tableau, des Evzones dansèrent une danse nationale aux applaudissements de l'assistance.

UNE SCENE DU TABLEAU PHARAONIQUE offert et organisé par la princesse Chivékiar. Il retrace une phase de la vie de la reine Hatshepsout, dans son palais de Deir-el-Bahari.

CE QUI S'EST PASSÉ

RÉCIT D'UN TÉMOIN

Par GORDON WATERFIELD, correspondant de Reuter sur le front français

La France s'était retirée dans la ligne Maginot comme une tortue âgée se recroqueville sous sa coquille. L'Allemagne fut laissée libre de manœuvrer dans le reste de l'Europe. La Yougoslavie fut courtisée par l'Italie. La Tchécoslovaquie et, puis, la Pologne tombèrent sous la coupe allemande. Finalement, l'Allemagne choisit le bon moment pour porter le coup à la France elle-même, où elle entra comme un couteau dans du beurre.

La ligne Maginot et la fonction qu'elle était sensée devoir remplir avaient miné l'esprit de la France. Elle avait une foi excessive que personne ne pourrait la forcer, encore que — contrairement aux souhaits des Belges — la ligne n'ait pas été prolongée au nord de Longwy et de Montmédy jusqu'à la mer, derrière le Luxembourg et la Belgique. Même pendant ces huit mois d'attente, on avait fait très peu de choses pour renforcer ce secteur de la défense plutôt faible. Par contre, les Allemands préparaient dans le moindre détail une attaque précisément sur le point le plus faible.

Quand j'ai visité les défenses du front, en ma qualité de correspondant de guerre, durant ces mois tranquilles d'avant le 10 mai, j'ai trouvé tous les officiers en commandement très fiers des ouvrages que leurs troupes occupaient. Sur le Rhin, au nord de Strasbourg, un colonel particulièrement enthousiaste me promena d'une construction à l'autre. Des soldats y travaillaient fiévreusement nuit et jour.

— Quelle belle pierre ! répétait-il avec obstination, tandis que nous déambulions le long de la rive du Rhin. « Ils ne pourront jamais passer à travers ce bloc magnifique ! »

Je demandai si les Allemands avaient un matériau d'aussi bonne qualité, sur l'autre bord du Rhin, à quelques centaines de mètres.

— Oh ! non, répondit le colonel, plutôt froidement, « rien de comparable ! »

— Y a-t-il quelque raison, demandai-je, qui vous retienne d'attaquer, afin de les empêcher de renforcer leurs défenses ?

Le colonel eut un sourire de reproche, comme si j'avais fait une remarque blasphématoire. Mais il était d'esprit trop large pour s'en offenser. Il ne répondit pas.

La vérité, c'est que personne n'avait envie d'attaquer. La consigne était de continuer à construire jusqu'à ce que les Allemands prissent l'initiative. Des deux côtés du Rhin, on travaillait ferme à bâtir, souvent sous les yeux les uns des autres. Mais les Allemands ne tiraient pas sur les Français, pas plus que les Français sur les Allemands.

Chaque soir, quelques salves étaient lâchées, pour rompre l'ennui. Je passai une nuit à un avant-poste fort bien retranché, sur les rives du Rhin, et le matin je me promenai le long des tranchées au bord de l'eau. En face, un jeune Allemand, debout en plein soleil, le torse nu, était en train de se laver. Je fus gêné qu'il lui fût possible de se livrer à ces ablutions, calmement, avec deux mitrailleuses braquées sur lui. Je demandai à la sentinelle française pourquoi elle ne tirait pas. Le soldat parut surpris de ma manifestation sanguinaire et il me dit :

— Ils ne sont pas méchants, et si nous tirions ils répondront...

L'idée que les Allemands n'étaient « pas méchants » était nouvelle pour moi ; venant d'un soldat français, elle était plutôt surprenante. Quel pouvait être l'effet de ce guet constant sur le soldat français moyen ? Voir les Allemands se laver, le matin, et les entendre, le soir, jouer un petit concert tandis que quelques-uns entonnaient des chansons allemandes sentimentales ; la mission des Français était de suivre, au jour le jour, heure par heure, l'existence menée par les Allemands, afin d'en faire la matière de leurs rapports. Quand le concert ne se faisait plus entendre ou que le petit chien blanc n'était plus aperçu folâtrant sur la rive, ils savaient qu'il y avait eu relève. Ils commençaient alors à étudier les caractéristiques des nouveaux venus, à l'aide du périscope installé dans le poste d'observation.

Il m'apparut qu'une bizarre intimité devait en résulter entre ceux qui montaient la garde de chaque côté. En se levant, les Français avaient déjà une habitude, celle de trouver de grands calicots, étendus au large de l'avant-poste allemand, sur lesquels il y avait des inscriptions : « Nous ne voulons pas vous combattre ! », « Où sont les Anglais ? », ou bien encore : « Les Anglais sont avec vos femmes, chez vous ! ». Durant la journée, des hauts-parleurs diffusaient la même propagande.

> Voici la suite du récit de M. Gordon Waterfield, correspondant de guerre de Reuter sur le front français, dont nous avons commencé la publication la semaine dernière. Après avoir brossé un tableau général de la situation en France, du point de vue politique, M. Gordon Waterfield nous parle, ici, de l'erreur que le commandement français a commise en basant tout son système de défense sur la ligne Maginot.

Le point de vue officiel était que cette propagande si crue et ridicule ne pouvait avoir d'effet. Mais je me demandai si vraiment elle était tout à fait inefficace, en voyant quelle vie monotone menaient les soldats, au front, loin de leurs familles... J'interpellai un colonel, pour savoir s'il répliquait à cette propagande : « Non, me dit-il, la guerre est une chose sérieuse pour nous, nous ne nous livrons pas à des sottises comme celle-là. »

Mais c'était là une nouvelle forme de guerre et cet officier de réserve, d'âge moyen, pensait à la manière de 1914. Une petite répartie, de temps à autre, aurait allégé l'atmosphère pesante de ces jours sans fin passés à creuser des défenses le long du Rhin et à voir les heures s'écouler dans des casemates où l'on ne pouvait rester debout qu'à de rares endroits et qui, en juin, commençaient à subir des infiltrations de l'eau du fleuve. Pourquoi l'ennemi devait-il toujours avoir le dernier mot ?

La même « cordialité » pouvait être constatée à la ligne Maginot elle-même, encore aux premiers jours de juin. J'ai visité alors un fort près de Longwy, un peu au sud-est de Montmédy, à l'extrémité septentrionale de la ligne Maginot proprement dite. Devant se trouvaient les petits ouvrages — derrière la frontière belge — que les Allemands avaient enfoncés en mai. Ils avaient tenté de passer à travers le réseau, près de Montmédy, mais quelques centaines d'entre eux furent tués par les canons français. Notre fort s'avançait en pointe dans le territoire ennemi. On m'emmena sur le rempart qui avait vue sur les lignes allemandes. Des soldats français étaient en train de poser des fils barbelés sous les yeux de l'ennemi.

— Est-ce qu'ils ne tirent pas ? fut ma question. Je ne pouvais résister au besoin de la poser, bien que je susse d'avance la réponse. Mais, après la trouée opérée le 15 mai et l'invasion du nord de la France, je ne m'attendais pas à une telle tranquillité.

— Ils travaillent de leur côté et nous ne tirons pas sur eux s'ils ne nous cherchent pas noise, me déclara le capitaine en compagnie duquel j'étais.

Nous étions assis sur le rempart, observant la fumée, au-dessous des avant-postes allemands, due aux tirs d'essai des canons français.

— Ils s'apprêtent à tirer cette nuit, me dit le capitaine ; les Allemands ont déjà fait leurs tirs d'essai.

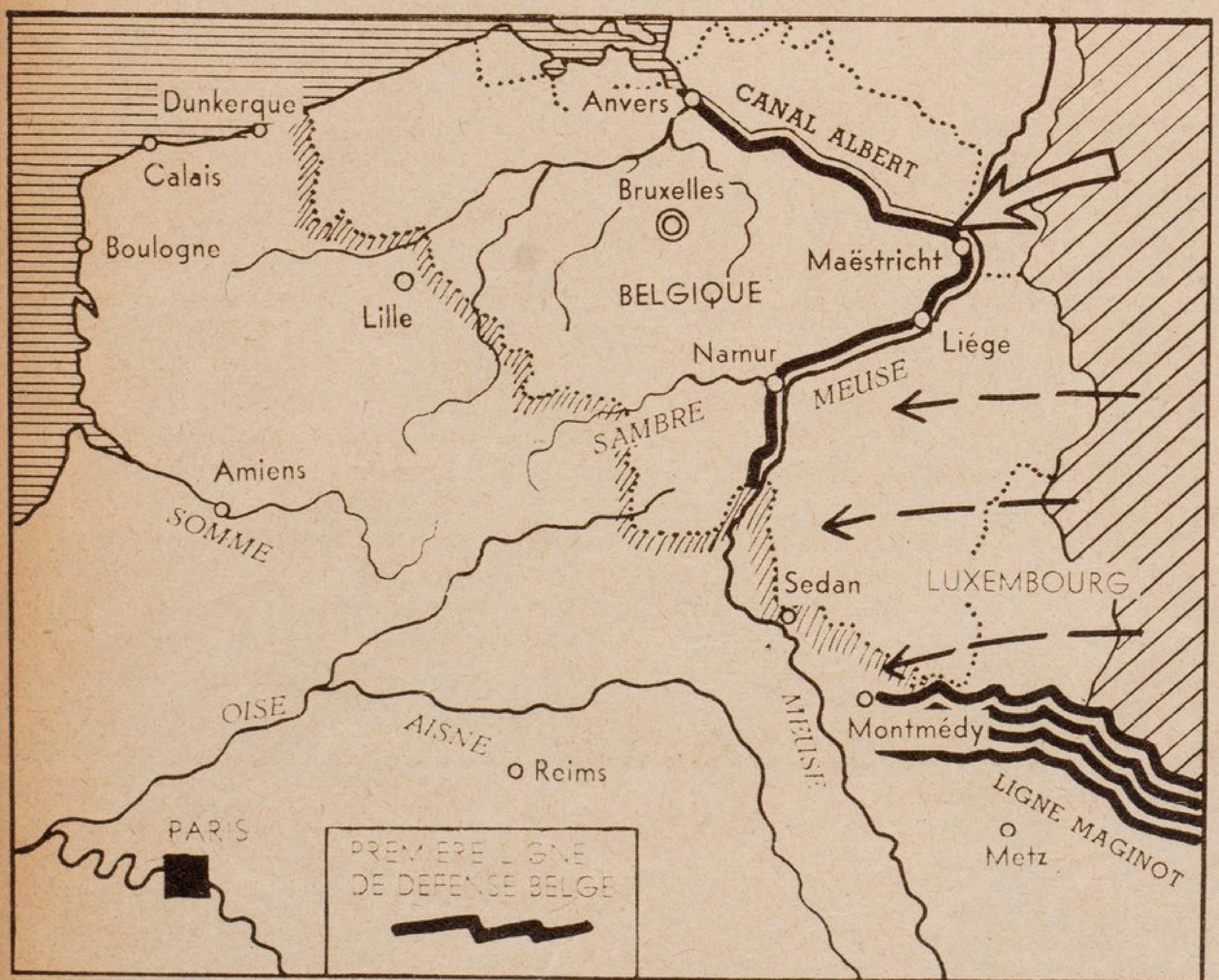
Je notai que toutes les maisons du village occupé par les Allemands, à moins d'un demi-kilomètre, étaient intactes. Mais je m'abstins de poser d'autres questions... impopulaires. Nous descendîmes dans la ligne Maginot. Un ascenseur nous mena aux entrailles du sol et nous marchâmes pendant quelque quinze cents mètres, suivant un tunnel et rencontrant d'ici et là quelques soldats à bicyclette ou un train électrique transportant des munitions sur une voie étroite. Les troupes mangeaient, dormaient et travaillaient sous terre, montant rarement au plein air. Quelque chose comme une existence permanente dans le métro. Ceux qui étaient expédiés, pour boucher les trous, ailleurs, devaient se sentir très exposés.

En prenant un pernod au mess des officiers, je déclarai :

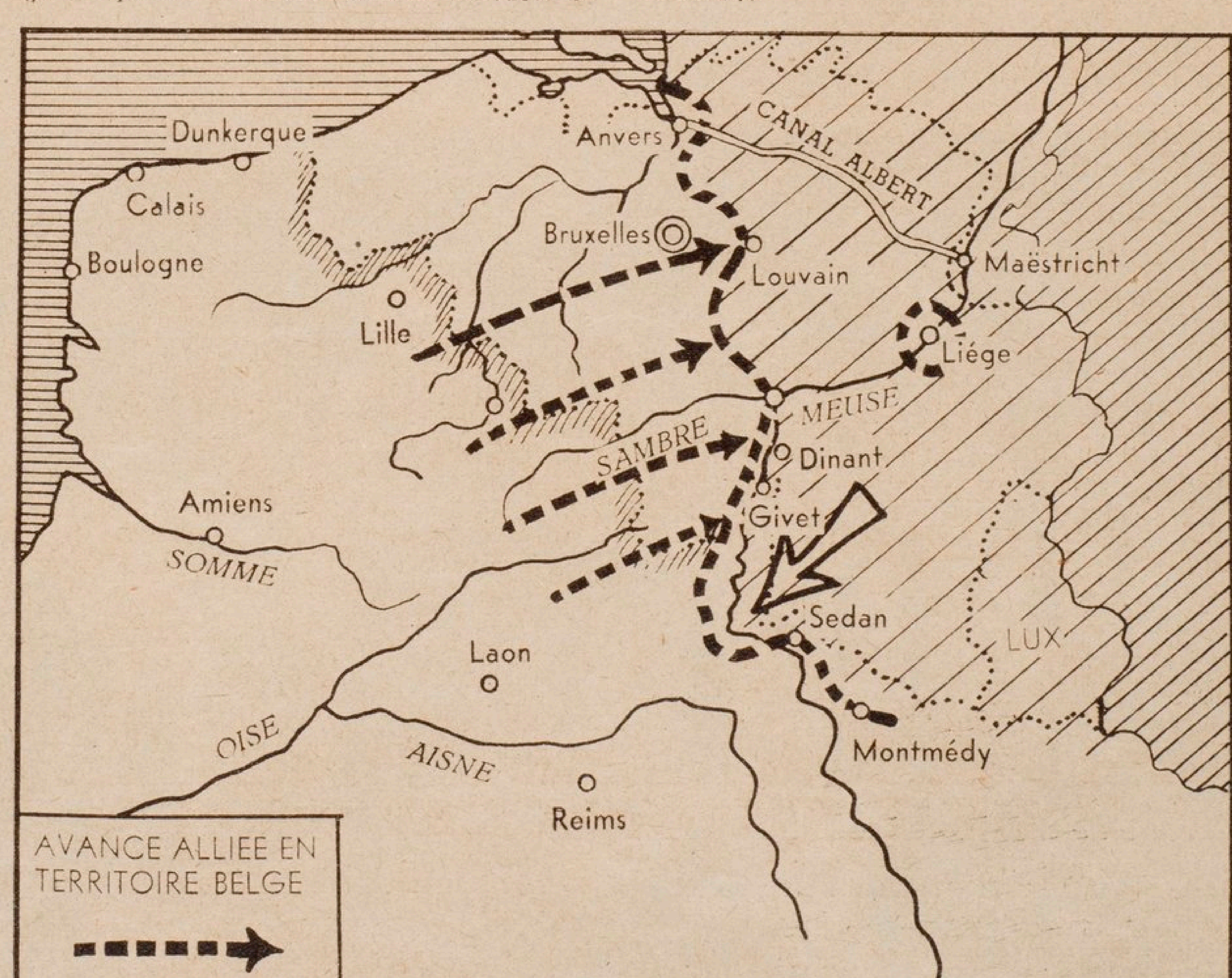
— Certainement, ç'a l'air imprenable.

— Tout à fait imprenable, me répondit-on.

C'était le premier juin, et le 14 juin, le jour même où les Allemands entrèrent à Paris, ils enfoncèrent la ligne Maginot. Ainsi prenait fin l'une des légendes des dernières années. La foi même que l'état-major général français avait dans cette ligne de fortifications a été l'une des tragédies de 1940 et fut cause de la défaite de la France.



LA PREMIERE PHASE DE LA BATAILLE DE LA MEUSE. Les lignes de défense belges courent, au Nord, d'Anvers à Maëstricht, le long du canal Albert. Au Sud, elles passent à travers Liége et Namur et finissent au nord de Sedan. Un pont n'ayant pas pu être détruit à Maëstricht, les Allemands passent le canal Albert et coupent Liége. Ils avancent rapidement à travers les Ardennes et le Luxembourg. Toute la ligne de la Meuse, au sud de Namur, est soumise à une attaque intensive.



LA DEUXIEME PHASE DE LA BATAILLE DE LA MEUSE. Durant les deux ou trois jours qui suivent l'offensive allemande du 10 mai, les forces françaises et anglaises avancent en Belgique et essaient de joindre l'armée belge. Pendant ce temps, les Allemands approchent de Bruxelles après avoir forcé l'arrière de l'armée belge sur tout le triangle formé par le canal Albert et la Meuse à l'est de Namur. Le front allié s'étend de l'est d'Anvers, le long de la Dyle et, passant à travers Louvain, aboutit à Namur.

EN FRANCE



LES PREMIERES DIVISIONS blindées allemandes. Elles furent une surprise pour l'armée française, laquelle ne disposait pas du matériel et de l'organisation nécessaires pour arrêter leur flot de métal. Les canons anti-chars français furent impuissants contre elles.

Cet état-major ne croyait plus au principe de Foch, de la dernière guerre, que la meilleure défense réside dans l'attaque. Il était hanté par les chiffres bas de la natalité française et la disproportion numérique : 80 millions d'Allemands contre 40 millions de Français. Il désirait épargner ses hommes et il attendait que les Allemands vinssent briser leur force sur les puissants canons de la ligne Maginot. Il était convaincu que l'issue finale serait décidée par une série de batailles mettant aux prises les infanteries et que le soldat français était meilleur que l'allemand.

L'état-major général français considérait le tank et l'avion comme des accessoires, malgré la publicité que l'Allemagne avait donnée à sa propre activité dans ce domaine des armements et en dépit des expériences qui en avaient été faites en Espagne et en Pologne. La campagne de Paul Reynaud et de Gaulle, en faveur d'une production massive de tanks et d'avions, avait été froidement accueillie.

Quand les Français, au début de la guerre, avancèrent dans la forêt de Warndt, leurs tanks avaient remporté de gros succès sur ceux des Allemands, qui étaient bien moins protégés. Hitler fut prompt à réaliser l'importance d'accélérer la production et, pendant les huit mois ultérieurs, un nombre immense de tanks fut construit. Tant et si bien qu'en juin, d'après les autorités militaires françaises elles-mêmes, il était en mesure de jeter 4.000 tanks dans la bataille finale de France...

Quant à la ligne Maginot, elle ne couvrait que la moitié de la frontière française, de Bâle à Montmédy et Longwy, au point où commence la frontière belge. Elle ne fut jamais prolongée au nord, jusqu'à la mer, et il est étonnant que toutes les cartes de guerre britanniques que j'ai eu l'occasion de voir représentassent la ligne Maginot comme continue et allant de la mer du Nord à la Suisse. Les Français avaient eu l'intention de poursuivre la construction de ces fortifications vers le nord. Mais le gouvernement belge déclara qu'il tiendrait cela pour un acte inamical. Les Français eurent plutôt foi dans la capacité des Hollandais et des Belges à résister assez longtemps à l'invasion pour permettre aux renforts britanniques et français d'arriver — ce plan ayant l'avantage de faire économiser l'édification d'une nouvelle ligne à une époque où les finances françaises n'étaient pas très brillantes.

C'était évidemment une fausse économie. Car l'attaque allemande, au moment où elle se produirait, devait presque certainement se produire sur la partie la plus faible, derrière la Belgique. Il n'y avait rien de nouveau dans le plan d'attaque allemand. C'était le vieux plan von Schlieffen, de 1913, avec une forte aile droite pivotant sur la gauche...

L'état-major général français aurait dû savoir que Hitler tenterait de se forcer un passage dans la région de la Meuse, parce que c'était l'un des points les plus faibles des défenses françaises. Le général de Gaulle l'avait annoncé, dans un livre, plusieurs années à l'avance...

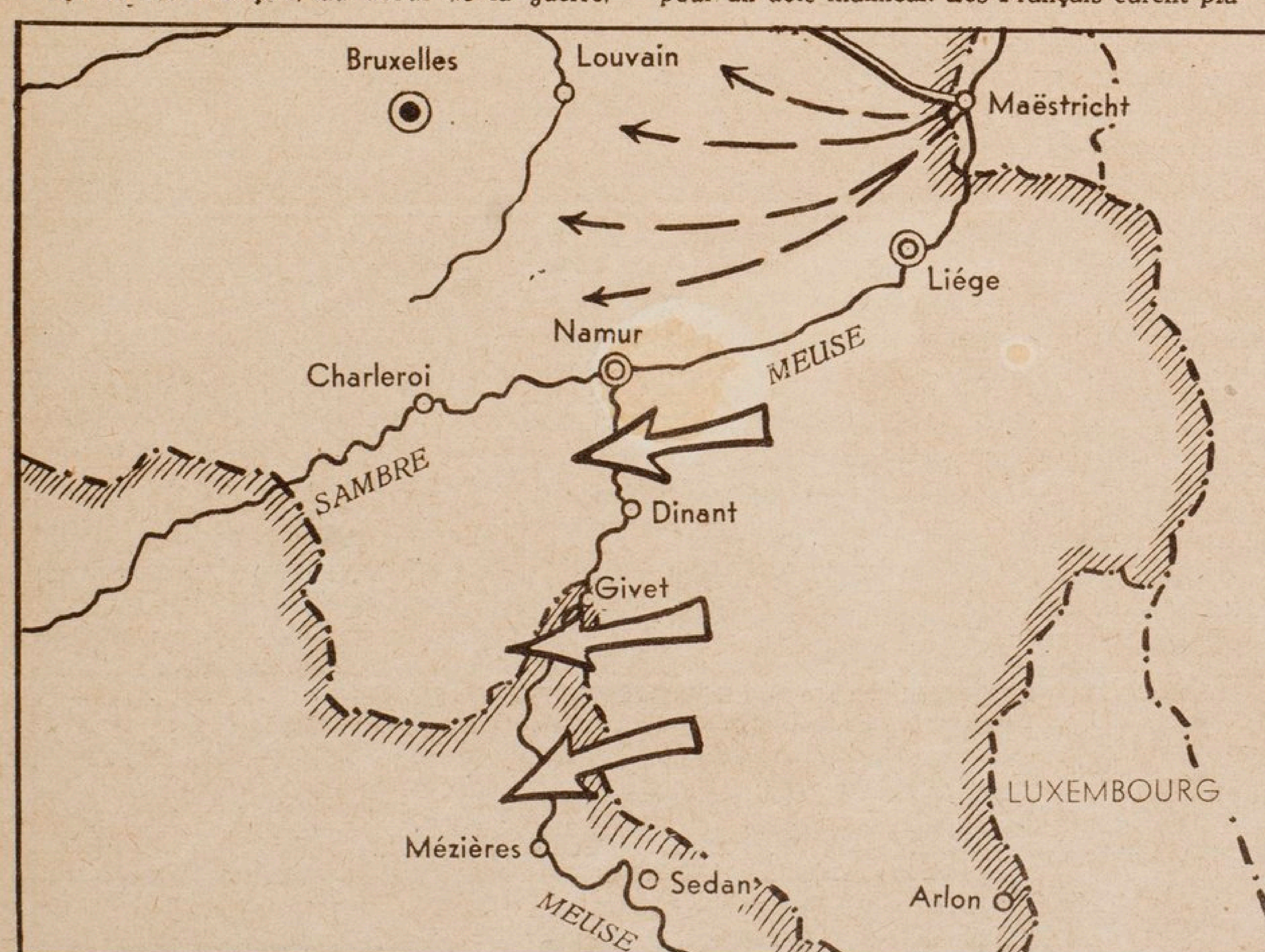
C'est précisément ce point que les Allemands attaquèrent, suivant la Meuse vers le sud, à travers la Hollande et la Belgique, après Maëstricht, Liège et Namur, en direction de Rocroi, Mézières et Sedan en France. Les deux armées qui tenaient la partie française de la Meuse étaient la 9ème armée du général Corap et, à son flanc droit, dans le secteur de Sedan, la 2ème armée du général Huntziger.

L'armée Corap n'était pas très forte. Ce général avait constamment prié le quartier général de lui envoyer plus de matériel pour construire des ouvrages de défense et de meilleures armes pour ses troupes. Chaque fois que des correspondants de guerre lui rendaient visite, il leur racontait la même histoire : insuffisance de fournitures. On a fait de Corap le bouc émissaire, lorsque les divisions blindées allemandes pénétrèrent en France. Mais la responsabilité en incombe à l'état-major général, ainsi que cela fut, je crois, établi par l'enquête menée après la trouée. On en trouve une critique indirecte dans le discours par lequel Paul Reynaud annonçait au Sénat que « La Patrie est en danger ! » et où il disait notamment : « La Meuse, un fleuve apparemment difficile à franchir, a été à tort considérée comme un obstacle redoutable pour l'ennemi. C'est pourquoi les divisions françaises, qui avaient mission de la défendre, étaient insuffisantes et dispersées le long d'une vaste région. »

Paul Reynaud ajoutait : « ...Plus de la moitié des divisions d'infanterie de l'armée Corap n'avaient pas encore atteint la Meuse, bien qu'elles n'eussent qu'un très court mouvement à accomplir. Ce n'était pas tout. Par suite d'incroyables erreurs, qui seront punies, les ponts sur la Meuse ne furent pas détruits. Sur ces ponts, les divisions blindées allemandes passèrent, précédées par des avions chasseurs qui attaquèrent nos divisions dispersées, mal encadrées et fort peu entraînées à subir de telles attaques. Vous pouvez maintenant comprendre le désastre et la désorganisation totale de l'armée Corap. C'est ainsi que le pivot de l'armée française fut brisé... Une brèche d'environ 95 kilomètres avait été ouverte dans notre front, où se précipita une armée allemande composée de divisions motorisées qui, après avoir causé une large poche dans la direction de Paris, tourna à l'ouest, vers la mer, prenant à revers tout notre système fortifié le long de la frontière franco-belge, menaçant les forces alliées toujours engagées en Belgique, à qui l'ordre de battre en retraite ne fut donné que dans la soirée du 15 mai. »

La Meuse, avait déclaré Paul Reynaud, fut à tort considérée comme un obstacle redoutable pour l'ennemi. Elle est difficile à défendre. Le tir de l'artillerie par le flanc est impossible et l'infiltration est facile pour des troupes manœuvrières... De Gaulle l'avait dit dans son livre. Chaque officier, qui avait étudié la topographie, le savait. Cependant, l'état-major général avait placé à cet endroit une armée qu'il savait faible. L'arrestation et, peut-être, l'exécution de quelques généraux et autres officiers supérieurs ne libèrent pas de leurs responsabilités Gamelin et l'état-major général.

(à suivre)



LA TROISIEME PHASE DE LA BATAILLE DE LA MEUSE. Tandis que l'attaque sur la Hollande touche à sa fin et que les Allemands approchent rapidement de Bruxelles, une série de violents assauts sont faits sur la ligne de la Meuse, entre Namur et Mézières. Le 15 mai, les Allemands franchissent la Meuse sur trois points. D'incroyables erreurs — ce sont là les mots de M. Reynaud — empêchent de faire sauter les ponts. La ligne de défense française est percée sur un front de 60 milles.

D'UNE FRANCE A L'AUTRE

De notre correspondant particulier

Le dernier courrier de France nous a apporté cette lettre de notre correspondant particulier à Vichy, M. Robert Vaucher. Datée du 20 juillet, elle raconte comment notre correspondant est passé de Paris à sa résidence actuelle.

Vichy, 20 juillet 1940.

Il y a aujourd'hui quarante jours que je vous adressais ma dernière lettre de Paris avant de quitter en quelques heures la capitale. La censure et le ministère de l'Information s'étant repliés sur Tours, il devenait impossible à un journaliste de continuer son activité dans ce qui fut la Ville-Lumière. Il fallut prendre le chemin de l'exil et partir à l'aventure.

Le 10 juin, au soir, nos voitures venaient de franchir la Porte de Châtillon et de s'engager sur les routes menant à la Bretagne où nous avions l'illusion d'être tranquilles, à l'abri de tout danger, quand la T.S.F., dans un café de banlieue, nous annonça l'entrée en guerre de l'Italie.

Dès lors, plus de journaux, ni de nouvelles précises. Après une nuit en plein champ, les routes encombrées de troupes et de convois étant impraticables dans l'obscurité, ce fut l'embouteillage et l'impossibilité de sortir de la colonne de camions, autos de toutes marques et de toutes puissances, chariots du Nord traînés par des tracteurs agricoles avançant à l'allure d'un cheval au pas, et, au premier bourg, à l'aube, l'arrivée dans une localité s'éveillant à l'annonce que les avant-gardes allemandes venaient de passer la Seine et pouvaient arriver d'un moment à l'autre. Les événements ont marché si vite que tout ceci paraît déjà de l'histoire ancienne. Les avions lançant leurs bombes, les convois de réfugiés de l'Aisne mitraillés sur la place de Dreux, emmenant leurs blessés après avoir abandonné leurs morts.

Les colonnes interminables de familles fuyant en emportant les bagages les plus hétéroclites. Enfin, quelques heures après avoir quitté, ce qu'un Parisien, habitué aux week-ends en forêt, considère encore comme sa banlieue, Rambouillet, voici déjà des civils à brassard faisant le service d'ordre, qui nous déclarent : « Cette route est interdite aux réfugiés. »

On se tâte, on voudrait protester, puis il faut bien reconnaître qu'en effet on n'est plus qu'un réfugié ; un malheureux ayant tout quitté, jeté en hâte quelques vêtements dans une valise, abandonnant son intérieur, son bureau, sa bibliothèque, tout ce qu'en trente ans de journalisme international on a amassé de souvenirs, de documents, de dossiers, d'ébauches d'œuvres ou d'articles.

Je me suis tout à coup senti seul, plus pauvre que les malheureux betteraviers de la Somme qui, dans leurs grands fourgons métalliques, avaient au moins emporté leurs matelas et des provisions. Sans vivres, bientôt sans essence (sans les pilotes de la R.A.F. qui nous croisèrent et qui répondirent à l'appel de ma femme en nous donnant des bidons de benzine, du pain et du corned-beef, je ne sais pas comment nous aurions terminé notre première journée), ce fut presque immédiatement la vision atroce de la débâcle.

Arrivé dans un petit village de pêcheurs du golfe du Morbihan, j'y fus accueilli, dans une humble maison n'ayant que quatre murs et un toit (ce qui nous parut d'ailleurs fort délectable après trois nuits passées sous le ronronnement incessant des avions, à chercher le sommeil sur les banquettes de son auto), par un vieux marin qui me dit : « Ici vous n'aurez pas de confort, mais vous serez tranquille. On ne sait pas ce que c'est qu'une alerte. Jamais on n'a rien vu, ni entendu, de la guerre. » La nuit suivante, un avion laissait tomber trois bombes à quelques centaines de mètres de notre refuge !

Plus de communications : les chemins de fer n'avaient plus d'horaires réguliers, le manque d'essence empêchait de circuler en auto. Impossible, comme j'en avais l'intention, de laisser ma famille en Bretagne et de rejoindre le gouvernement à Tours puis à Bordeaux. Les troupes allemandes arrivèrent bientôt, occupant dans un fracas d'engins motorisés roulant sur les pavés bretons ville après ville, envoyant des estafettes dans les villages, accrochant aux mairies l'étendard nazi à croix gammée. J'étais prisonnier en territoire occupé, sans nouvelles, sans journaux, sans radio puisque les appareils avaient été réquisitionnés.

Aujourd'hui, les trains remarchent en zone occupée et c'est grâce à l'un d'eux que j'ai pu, je ne sais encore pas très bien grâce à quel miracle, arriver sans encombre à Bordeaux et de là à Vichy.

ROBERT VAUCHER

LES ETATS-UNIS, ARSENAL DES DEMOCRATIES

Le projet Roosevelt de location et de prêt à la Grande-Bretagne (*Lease and Lend Bill*) voté, l'aide américaine à la Grande-Bretagne entrera dans une nouvelle phase.

Il n'est pas vain de répéter que l'industrie de guerre des Etats-Unis s'était laissée distancer. Le début des hostilités surprit l'Amérique qui n'était plus à même de produire le matériel qu'elle était pourtant décidée à fournir aux démocraties européennes.

La mise de l'industrie américaine sur pied de guerre prit plusieurs mois. La propagande allemande, utilisant habilement des chiffres donnés par le ministère anglais de l'Information, put faire ressortir qu'en dépit des « bruyantes affirmations » de la presse anglaise, c'était moins de mille appareils que les usines Lockhead, Martin et Douglas avaient livré à l'Angleterre au cours des douze premiers mois de guerre.

Tandis que l'information anglaise précisait que la France avait eu la priorité, les Allemands passaient sous silence les onze cents appareils reçus par la France. Cent cinquante Curtiss se trouvaient encore emballés dans leurs caisses à Lyon lorsque les troupes allemandes entrèrent dans cette ville. Personne, soit dit en passant, ne pensa mettre le feu à un aussi précieux chargement. Vingt-quatre heures avant l'armistice, le porte-avions « Béarn » avait quitté New-York avec deux cents appareils à son bord. Ce navire se réfugia à la Martinique. L'Amérique essaya de rentrer en possession de ce matériel, ce à quoi la France s'opposa. Le « Béarn » se trouve toujours à la Martinique.



L'AIDE AMERICAINE A L'ANGLETERRE. Roosevelt, en costume d'ouvrier américain, a devant lui une caisse de munitions. Mussolini, à droite, se lamente. Staline, assis, se dit avec philosophie : « Attendons. Nous verrons bien ce qui va se passer. » Quant à Hitler, pris entre deux feux : la flotte anglaise, d'une part, et l'appui américain, de l'autre, il tremble de tous ses membres. **(Al-Mussawar)**

Néanmoins, malgré l'effort réalisé (rappelons qu'un « accident » qui avait toutes les allures d'un sabotage mit hors d'usage une cinquantaine d'avions au moment de leur embarquement), il restait à synchroniser la production. Le gouvernement anglais et la Commission d'achats à Washington se mirent d'accord sur les deux ou trois types d'appareils à construire. En effet, une utilisation au maximum de l'industrie aéronautique américaine sous-entendait une standardisation. Il fallait également concilier les intérêts privés. Comment, en effet, amener des constructeurs comme Douglas ou Glenn Martin à renoncer à des types d'appareils qui sont leur œuvre en qui ils croient ? Comment, par ailleurs, exiger d'un de Havilland qu'il se plie aux exigences de l'industrie des Etats-Unis ?

Ces points réglés, les livraisons à la Grande-Bretagne ne tardèrent pas à augmenter. Au cours du mois de janvier, 800 appareils ont été livrés à l'Angleterre. 500.000 ouvriers travaillent dans les usines d'aviation des Etats-Unis contre 130.000 il y a juste un an. Les entreprises américaines, entre-temps, avaient été au surplus prémunies contre un arrêt brusque de la production. Aux Etats-Unis, où l'optimisme règne, on ne croit pas à une guerre très longue. Dès lors, les industriels américains, Ford notamment, suggérèrent que les nouvelles installations requises pour une production accélérée risquaient fort de n'être pas amorties et que l'économie américaine risquait fort de se ressentir profondément du « boom » actuel dans l'immédiat après-guerre. On citait l'exemple de Thyssen et de Krupp qui avaient frisé la faillite en 1919 du fait que leurs installations n'avaient plus de raisons d'être. Il fallut à ces firmes plus de deux ans pour se plier aux nécessités du jour : Thyssen et Krupp se mirent à fabriquer des batteries de cuisine et des machines à coudre...

Henry Ford, qui avait refusé de modifier son installation pour construire en série non plus des moteurs Ford, mais des moteurs Rolls-Royce (licence anglaise), est tombé d'accord pour fabriquer des moteurs de licence américaine. En fait, la raison essentielle de l'hostilité de Ford résidait dans le fait que, se mettant à fabriquer des moteurs d'avions, il risquait de se faire distancer sur le marché automobile par ses concurrents américains. L'accord passé entre les trois plus grandes firmes des Etats-Unis : General Motors, Chrysler et Ford, constitue une sorte de trêve entre ces trois grosses sociétés. Un second accord fait de la General Motors, de Chrysler et Ford, les fournisseurs en pièces détachées des grandes usines d'aviation qui se spécialisent désormais dans le montage.

L'intérêt que présente la production aéronautique ne doit pas nous faire oublier que l'effort américain s'est porté aussi sur les constructions navales. Bien que ces nouveaux chantiers ne doivent, en principe, travailler que pour la marine américaine, les intérêts des deux grands pays anglo-saxons sont liés si étroitement qu'on doit mentionner l'ouverture des nouveaux chantiers navals de Philadelphie.

Dès juin prochain, ces chantiers achèveront des cuirassés de 35.000 tonnes en cinq mois, alors qu'il fallait jusqu'ici de dix-huit mois à deux ans pour lancer et armer un navire d'un pareil tonnage. L'an prochain, les chantiers de Philadelphie construiront les premiers cuirassés de 50.000 tonnes.

Plusieurs chantiers fermés au lendemain de la dernière guerre ont été ouverts à nouveau. A Miami, en Floride et à Los Angeles, on construit des cargos d'un type standard de 10.000 tonnes.

Le nombre des ouvriers employés à des constructions navales a triplé en six mois. Et l'on pense qu'il faudra recruter encore plus de 100.000 ouvriers spécialisés d'ici juillet prochain.

Le projet Roosevelt que vient d'adopter la Chambre des Représentants, auquel il est probable que le Sénat ne changera que des dispositions de détail, s'est heurté à plusieurs lois fondamentales sur lesquelles s'est appuyée la politique américaine au cours de ces vingt dernières années. L'une de ces lois est le fameux Johnson Bill. Plus importante, du point de vue politique intérieure américaine, est la loi Wagner sur les heures de travail.

Certains syndicalistes, comme Thomas et Davis, ont essayé de soulever cette question. Une grève a même éclaté à Saint-Louis, mais il est difficile de dire à un ouvrier : « Tu dois refuser de travailler », alors que non seulement cette augmentation de travail ne nuit pas à la collectivité (tous les ouvriers américains ont trouvé de l'embauche), mais encore représente, dans certains cas, un accroissement de revenu de 200 pour cent...

Les usines américaines de munitions (qui ont reçu toute l'attention des fauteurs de troubles au service de l'Allemagne sous le couvert d'une agitation communiste inexistante) travaillent depuis six mois vingt-quatre heures par jour, trois équipes se relayant.

Ce n'est un mystère pour personne que la retraite de Dunkerque, pour glorieuse qu'elle ait été, avait singulièrement affaibli les réserves anglaises de munitions et de matériel. On fit sauter avant de livrer Dunkerque des stocks qui devaient suffire pour plusieurs mois.

L'effondrement de la France aggrava la situation. L'Amérique fit alors un effort dont on connaîtra plus tard toute l'ampleur. Durant le courant du mois d'août furent livrées à la Grande-Bretagne 340.000 tonnes de munitions. Joli chiffre, n'est-ce pas ?

La propagande allemande a également cherché à utiliser les plus récentes déclarations de lord Halifax. Le successeur de lord Lothian n'a pas caché qu'il fallait faire un sérieux effort. Mais l'aveu de cette nécessité n'implique pas que l'effort soit impossible.

Bien au contraire.

LA SEMAINE PROCHAINE

GRECE & BALKANS

CEUX DONT ON PARLE

ALEXANDRE KORITZIS

M. Alexandre Koritzis, gouverneur de la Banque Nationale de Grèce, a été choisi par le roi Georges II pour succéder au général Metaxas à la tête du gouvernement hellénique.

M. Koritzis a été membre de plusieurs gouvernements grecs. C'était l'un des plus proches collaborateurs du général Metaxas.

Le nouveau chef du gouvernement hellène naquit en 1885 dans l'île Péros. Il étudia le droit à l'Université d'Athènes et entra très jeune, en 1903, au service de la Banque Nationale de Grèce. Grâce aux multiples qualités qui le caractérisent, il devait occuper bientôt les postes les plus hauts de la hiérarchie bancaire.

M. Koritzis fut le conseiller financier du haut-commissaire hellène à Smyrne. Il fonda la succursale de la Banque Nationale de Grèce à Smyrne, fut le principal animateur de l'institution du Crédit Agricole près de la Banque Nationale de Grèce, contribua grandement à l'extension du mouvement coopératif, fonda et présida pendant ces dernières années l'« Office Autonome des Raisins Secs ». En 1928, M. Koritzis fut élu sous-gouverneur de la Banque Nationale. En 1933, il devenait ministre des Finances. Depuis août 1936 jusqu'en juillet 1939, le nouveau chef du gouvernement hellénique fut à la tête des services de l'Assistance et de la Prévoyance publiques : il organisa les services de Prévoyance sociale, qui fonctionnèrent, pour la première fois, systématiquement en Grèce. Après la retraite du gouverneur de la Banque, feu Jean Drossopoulo, M. Koritzis reprit sa place de sous-gouverneur. Le 9 août 1939, il fut élu par l'assemblée générale ordinaire de la Banque Nationale, gouverneur général de la Banque.

M. Jean Metaxas entourait M. Koritzis d'une grande estime. M. Koritzis qui est membre du Rotary est également président du comité grec de l'organisation américaine « Amis de la Grèce », présidée aux Etats-Unis par M. Vanderbilt. Il fit de remarquables discours au Rotary, s'inspirant de son grand principe : « Servir ».

LE MARECHAL SMIGLY-RYDZ



Il y a cinquante-quatre ans, à Brzezany, ancienne ville forte située aux confins sud-est de la Pologne, la famille bourgeoise des Rydz donnait le jour à un garçon qu'elle baptisa Edouard.

Celui-là n'était pas un gosse comme les autres. Très tôt, il révèle une nature forte et une intelligence remarquable. Lycéen, il nourrit deux passions : l'amour de la peinture — son coup de crayon et son coup de pinceau font l'admiration des artistes — et celui de la Pologne. La Pologne ! Edouard la veut libre et forte. Déjà, à l'âge où d'autres ne pensent qu'à se divertir, il fait partie des cercles patriotiques conspirateurs de sa ville. Déjà il montre à ses maîtres et à ses camarades une résolution qui les stupéfie.

Ses études secondaires terminées, il part à Cracovie étudier la peinture et la philosophie. Ses idées ne pouvaient trouver nulle part ailleurs un terrain plus favorable à leur développement. Cracovie est, en effet, à cette époque le grand quartier général de Joseph Pilsudski. C'est là que le chef des révolutionnaires polonais est venu planter sa tente.

Avec ses fidèles, il a fondé l'Association de la Lutte armée et les associations de tir. N'est-ce pas, pour le jeune Edouard, l'occasion de passer du rêve à l'action ? Avec l'enthousiasme et la volonté qui le caractérisent, il prend la décision de sacrifier sa carrière d'artiste pour se consacrer sans réserve à la vie militaire. Membre de l'Association de la Lutte armée, il sort bientôt au premier rang de l'école d'officiers fondée et dirigée par Pilsudski.

Arrive 1914. Le début de la guerre trouve Smigly-Rydz commandant de « l'Union des Chasseurs » — organisation militaire créée par Pilsudski sur les terres polonaises occupées par l'Autriche et existant aussi clandestinement dans l'ancienne Pologne russe — qui a pour tâche de former et d'instruire, pour le cas de guerre, un cadre militaire polonais.

Le 14 août 1914, Smigly-Rydz prend le commandement du 3e bataillon de la 1re brigade des Légions polonaises. Le 4 janvier 1915, il est nommé « chef de régiment » ; en juin, il est lieutenant-colonel et, le 10 mai 1916, il est fait colonel.

En août 1916, Pilsudski, s'opposant à la politique des Austro-Allemands envers les Légions et à leur attitude en face de la question polonaise, donne sa démission de commandant de la 1re brigade des Légions. Smigly-Rydz reste alors au front avec les soldats du libérateur. Mais, en 1917, celui-ci prend la décision de dissoudre les Légions et est arrêté par les Allemands et jeté en forteresse. Que va faire son disciple ? D'autorité, il prend la direction de la P.O.W. — organisation secrète militaire polonaise mise sur pied par Pilsudski — dans le but d'instruire militairement des hommes capables, le moment venu, de prendre les armes pour donner à la Pologne l'indépendance et la liberté.

Vers la fin du mois d'octobre 1918, il ordonne la mobilisation de la P.O.W. en Galicie et dans la partie de la Pologne russe occupée par les Autrichiens. Ministre de la Guerre d'un gouvernement provisoire constitué à Lublin, il fait procéder, le 10 novembre, au désarmement des Allemands stationnés sur le territoire polonais et s'empare du matériel de guerre autrichien. Le voilà maître de la situation en Pologne. Mais que se passe-t-il à l'Est ? Les Soviets, ayant décidé de porter la révolution en Europe, apparaissent menaçants. Il va falloir retourner au feu. Il va falloir se battre.

La lutte est longue et dure, avec des fortunes diverses : victoires, revers, retraite, puis victoire définitive — à laquelle la France contribue avec la mission Weygand — et enfin l'armistice du 12 octobre 1920.

Toute la campagne a été placée sous le signe de Smigly-Rydz. Il s'est montré un chef habile, un homme énergique, courageux, un tacticien de qualité. Le maréchal Pilsudski ne tarit pas d'éloges sur son brillant second. Le 4 octobre 1926, en récompense des services rendus, il le nomme inspecteur de l'armée.

Un an avant sa mort, Pilsudski livre d'ailleurs au président Moscicki toute sa pensée sur Smigly-Rydz :

— Si quelque chose m'arrive, lui dit-il, vous avez un homme qui me remplacera à la tête de l'armée : c'est le général Smigly-Rydz...

Ce « quelque chose » arrive le 12 mai 1935, et le testament politique du libérateur est aussitôt respecté par le président : Smigly-Rydz est nommé inspecteur général des forces armées. Deux ans plus tard, il est promu général d'armées et nommé ensuite maréchal de Pologne. Il devient officiellement la première personnalité après le président de la République polonaise, et c'est des mains de celui-ci qu'il reçoit, à Varsovie, son bâton de chef suprême...

Lorsque la Pologne est attaquée par l'Allemagne, Smigly-Rydz lutte vaillamment contre l'agresseur. Son armée défaite et la Pologne prise entre deux feux, il quitte le territoire et se réfugie en Roumanie d'où il espère passer en France et fonder un gouvernement de résistance. Mais les autorités roumaines le gardent à vue. Il y a quelques semaines, lors de l'occupation allemande, Smigly-Rydz tombe entre les mains de la Gestapo. Il s'enfuit par miracle. Il est actuellement attendu en Palestine.

Smigly-Rydz, à 54 ans, est toujours un homme d'action à l'activité physique d'un jeune homme.

C'est un grand modeste. Ayant connu la misère à l'âge de l'adolescence — ses parents moururent lorsqu'il était enfant — il a le respect des gens pauvres. Calme, plein de sang-froid, il est réservé dans ses paroles, mesuré dans ses gestes, et seuls lui plaisent ceux qui parlent peu d'eux-mêmes et savent se montrer calmes, simples, discrets.

LE MARECHAL GRAZIANI



Le maréchal Graziani, commandant en chef de l'armée italienne de Libye, vient d'être, lui aussi, démis de ses fonctions. Malgré ses nombreux revers, le maréchal Graziani était l'un des meilleurs chefs italiens de l'heure et il a à son actif une carrière coloniale très remplie.

La plus grande partie de la carrière du maréchal Graziani s'est en effet déroulée en Afrique. Né en 1882, il était en 1908 en Erythrée, comme lieutenant. Au début de la Grande Guerre, il se battait en Libye : plus tard, il se faisait remarquer par sa rare audace et son intelligence militaire sur le front autrichien. En 1918 il était colonel. Ses beaux exploits lui avaient valu une renommée solide.

Après avoir commandé un régiment en Macédoine, aussitôt après l'armistice, il est envoyé en Tripolitaine où on lui assigne une tâche ardue : pacifier la Libye, où, pendant les années de guerre, les tribus indigènes avaient reconquis de grandes parties de territoires, surtout à l'intérieur.

Par des méthodes sur lesquelles il vaut mieux ne pas insister, Graziani réussit rapidement à soumettre les dissidents. Le Fhezzan, la région la plus troublée, revint sous l'autorité italienne. Mussolini récompensait ce hardi « pacificateur » en le nommant général.

Peu après, il devenait vice-gouverneur de la Cyrénaïque, avec le commandement des troupes libyennes.

Envoyé comme gouverneur général en Somalie quelques mois avant la campagne d'Abyssinie, il devait, au cours de celle-ci, jouer un rôle parfois décisif. Par une suite de manœuvres, il brisa le front formé par trois armées éthiopiennes. Ce fut à Neghelli, au cours d'un grand combat où les troupes abyssines tentèrent une résistance désespérée, que Graziani parvint à décimer ses adversaires, et à faire sa jonction avec l'armée du maréchal Badoglio. Pour ce fait d'armes, le général Graziani fut nommé « marquis de Neghelli » et maréchal.

En 1936, il devenait vice-roi d'Ethiopie. Blessé gravement par une bombe jetée par des Abyssins au cours d'une cérémonie religieuse, il rentrait l'année suivante en Italie.

Nommé il y a quelques mois commandant de l'armée de Libye, sa désignation fut présentée par la radio italienne comme le « coup le plus dur » porté à l'Angleterre en Méditerranée.

Existe-t-il un mystère Graziani ? Certains pensent que oui.

Le maréchal démissionné avait, en effet, la réputation d'un chef assez habile et le manque de renforts ainsi que l'absence de communications avec la métropole ne suffisent pas à expliquer qu'il ait subi sans réagir une défaite comme celle qui lui a été infligée par l'armée du général Wavell.

CETTE SEMAINE A HOLLYWOOD



CLAUDETTE COLBERT, la vedette de tant de films à succès, paraîtra prochainement dans « Boom Town » aux côtés de Clark Gable, de Spencer Tracy et... de Hedy Lamarr. C'est la première fois que la star joue avec, dans le même film qu'elle, une étoile féminine de première grandeur. Claudette Colbert s'est, paraît-il, très bien tirée de la chose et elle a déclaré « qu'elle recommencerait quand on voudrait ».

DANS LES COULISSES

Pour la première fois depuis le départ de l'écran de Clara Bow, Hollywood s'est de nouveau intéressé sérieusement aux rousses et celles-ci sont les favorites du moment. Fini le règne des blondes et des brunettes...

C'est grâce à Vivien Leigh, qui a des cheveux d'un beau roux, et qui les montre dans son film « Gone with the Wind », que cette mode a été lancée. Mais on ne se localise pas dans une seule teinte de roux : il y a les cheveux roux flamboyants de Greer Garson, ceux plus discrets de Lana Turner, il y a le châtain-roux de Maureen O'Hara et de Mary Martin.

Citons encore, parmi les rousses qui sont déjà des grandes vedettes depuis longtemps, les noms de Jeanette MacDonald, Myrna Loy, Janet Gaynor, Barbara Stanwyck, Joan Blondell et Ann Sheridan.

Tay Garnett, le célèbre metteur en scène, déclarait récemment à des journalistes : « Les rousses sont plus émotives que les brunes ou les blondes et leur talent dramatique est plus prononcé. Les gloires immortelles de la scène, les Sarah Bernhardt, Fritzi Scheff, la Duse, étaient toutes rousses. Les grandes reines qui illustrèrent l'histoire : la reine Elizabeth d'Angleterre, Cléopâtre et la belle Hélène de Troie, avaient des cheveux flamboyants.

Au point de vue « sex-appeal », ce sont les rousses qui sont reines. Un homme se retourne pour regarder une blonde, il peut se retourner deux fois pour admirer une brune, mais c'est la rousse qu'il suivra en définitive.

* * *

Ala Nazimova, une des plus grandes vedettes russes, qui avait été la gloire du théâtre Impérial de Moscou et qui, la révolution une fois venue, s'était réfugiée en Amérique, avait réussi à y devenir célèbre en quelques mois. Puis, un jour, le cinéma l'avait attirée, et elle avait tout abandonné pour se consacrer à cet art, encore à l'enfance à cette époque-là.

Le parlant venu, elle quitta l'écran, car on trouvait que son accent russe était un handicap. Aujourd'hui, après une éclipse de plus de dix ans, cette grande artiste qui est âgée de 63 ans recommence une carrière cinématographique. Mervyn LeRoy lui a offert un rôle unique dans son nouveau film antinazi intitulé « Escape » et il paraît qu'elle y fait une création de tout premier ordre.

— « Je n'ai jamais vu, a déclaré son directeur, une artiste pouvant tenir un rôle de mourante avec une telle vérité. Tous les assistants avaient la gorge serrée lorsqu'elle expirait sous l'œil de la caméra. La scène une fois terminée, Ala s'est relevée, nous a regardé froidement et a déclaré : « Ce n'était pas si mal que cela, n'est-ce pas ? Puis-je avoir un verre de whisky ? » Et elle s'est mise à parler d'autre chose, comme si, pour elle, jouer une scène difficile n'était pas une chose assez intéressante pour qu'on s'y arrêtât longtemps.»

* * *

C'est Fred MacMurray qui raconte cette histoire qui tend à prouver, une fois de plus, l'esprit « économique » des Ecossais.

Dans le buffet d'une gare anglaise, deux Ecossais viennent s'attabler et commandent un sandwich et deux assiettes. Le garçon apporte la commande et ne tarde pas à remarquer qu'un des Ecossais regarde son compagnon manger, tandis que sa portion demeure dans l'assiette.

— Quelque chose qui ne va pas, Monsieur ? s'enquiert le garçon. Le sandwich ne vous plaît-il pas ?

— Qui vous dit cela, mon ami ? rétorque l'Ecossais. Je mangerai mon sandwich dès que mon ami aura fini avec le râtelier. Nous avons jugé inutile d'en avoir deux puisqu'un seul peut très bien faire notre affaire.

* * *

Il y a quelques semaines de cela, les personnalités les plus cotées d'Hollywood et de New-York trouvèrent dans leur courrier matinal une invitation signée James Roosevelt et dans laquelle le fils du président des U.S.A. leur annonçait qu'il serait heureux de les avoir à la fête qu'il organisait sur le roof du Waldorf Astoria.

Plus de 3.000 personnes répondirent à cette invitation et, lorsqu'elles entrèrent dans les grands salons du fameux hôtel, elles virent partout des appareils, pas plus grands que ceux de radio, ainsi que des écrans de deux mètres carrés disposés en face de ces appareils.

Lorsque tout le monde fut installé, James Roosevelt prit la parole et annonça la naissance des « Soundies » qui sont des nouveaux films dont la projection ne dure pas plus de trois minutes. Tout peut être présenté en « soundie » : des actualités, des danseuses, des matches, etc., et un film de ce genre ne coûte pas plus de 10 cents... Les assistants virent se dérouler sur les écrans minuscules des spectacles variés allant depuis des orchestres de jazz jusqu'à une partie d'un discours de M. Roosevelt.

A la sortie, presque tous les appareils de « soundies » (il y en avait plus de 350) étaient déjà vendus aux invités. James se frottait les mains, puisque c'est grâce à lui que cette compagnie a été fondée.

NOUVELLES EN QUELQUES LIGNES

Laraine Day, une des jeunes vedettes qui montent le plus rapidement au firmament de Hollywood, est en train de composer le scénario de son prochain film. Cette jeune femme, qui a un joli talent d'écrivain, a déjà deux comédies à son actif.

* * *

Maureen O'Sullivan a quitté Hollywood pour aller passer quelques mois au Canada en compagnie de son mari, l'écrivain irlandais Johnny Farrow. La jeune actrice, qui avait été longtemps malade, se porte très bien maintenant mais a quand même besoin d'un repos prolongé.

* * *

Clark Gable ne lit plus que des livres traitant de la question de l'huile. Il a réussi à communiquer sa passion pour ce liquide précieux à deux de ses amis : Claudette Colbert et Spencer Tracy. Tous trois, lorsqu'ils sont ensemble, ne parlent plus que de cela...

* * *

Hedy Lamarr portait au café Lamaze une robe de satin noir très moulante, terminée par une traîne, et sans aucune garniture. Elle n'avait, comme bijou, que son anneau de mariage, et, malgré cette simplicité voulue, elle trouvait le moyen d'être d'une suprême élégance.

* * *

Ann Sothern, qui est en train de décorer elle-même sa nouvelle villa de Beverley Hills, passe tous ses moments de loisir dans les magasins où elle est à la recherche du bibelot ou de la statue dont son home aura besoin.

* * *

Robert Young, que nous avons vu monter à cheval avec tant de maestria dans « Florian », est un cavalier émérite et il est en train d'apprendre l'équitation à sa fillette de 6 ans. On peut voir le père et la fille se livrer à leur sport favori chaque matin, vers 7 heures, sur les routes de Bel Air.

* * *

Joan Crawford est encore partie pour New-York sous prétexte d'y acheter quelques bijoux de prix. Mais, selon des personnes bien informées, elle y serait plutôt allée pour rencontrer certain acteur brun avec qui on l'a souvent vue ces temps-ci. Ce personnage, très connu à Broadway, et qui se nomme Alan Hurt, sera-t-il le futur époux de la volcanique Joan ?

* * *

Lew Ayres a quitté brusquement Hollywood pour un long voyage à travers l'Amérique du Sud. Ses amis déclarent que cette brusque décision a été prise à la suite d'une rupture survenue entre lui et son grand amour Doris Nelson.

* * *

William Powell, que nous verrons dans « I love you again », porte dans ce film plus de 37 costumes de tous genres. Décidément, Bill n'a rien perdu de sa réputation d'homme élégant.

* * *

Walter Pidgeon, dès que son contrat expirera, quittera Hollywood pour Broadway où on lui a offert un rôle magnifique dans une pièce qui connait actuellement un succès fou et qui s'intitule « I had two wives ».

* * *

Greer Garson n'a pas fini de nous étonner. Elle vient d'acheter un billet pour Honolulu à sa grand'mère presque centenaire. Il paraît que la vieille dame décida de voir ce coin enchanteur après le voyage qu'y fit Greer, il y a quelques mois de cela.

* * *

Edna May Oliver, que tout le monde considérait comme une vieille personne très calme, a fait montre, l'autre soir, au Brown Derby, d'un joli talent de danseuse. Elle n'a pas cessé de danser avec toutes ses connaissances et tous ont été unanimes à déclarer qu'elle est légère comme une plume et que tant les tangos que les rumbas n'ont pas de secrets pour elle...



LE SCOUTISME est à l'ordre du jour et William Powell a revêtu la culotte courte. Dans son prochain film « I love you again », William Powell change trente-sept fois de costume.

LETTRE DE HOLLYWOOD

LA NOUVELLE SILHOUETTE 1941

(De notre correspondant particulier)

C'est fini, on ne jeûne plus à Hollywood. Voilà une bonne nouvelle pour les actrices des deux continents et pour leurs admiratrices forcenées qui se croyaient tenues à les imiter en tout, et jusqu'en leur régime. L'évolution se dessinait depuis un an déjà. Cette fois, c'est chose faite : Hollywood s'est joyeusement remis à table. L'assurance m'en a été donnée par un témoin irrécusable, Mrs Frances Edward, qui dirige depuis quatorze ans le restaurant des studios Metro-Goldwyn-Mayer.

— Hier encore, m'a-t-elle confié, c'était une véritable souffrance pour moi d'assister au repas des artistes. Si l'on peut appeler repas l'absorption rapide et désabusée de menus plus insensés les uns que les autres. J'ai connu le temps des trois feuilles de laitue au citron — trois, pas quatre — de l'éternelle côte d'agneau accompagnée d'un jus d'ananas, de la cure de lait, du « régime de choc ». Tout cela n'est plus pour moi qu'un mauvais souvenir. Au restaurant, maintenant, on mange ce qu'on veut — en quantité modérée, naturellement — et en s'abstenant autant que possible des mets engraissants et indigestes.

Halte là ! Le règne serait-il donc terminé à l'écran des beaux corps minces des jeunes filles à l'élégante silhouette, des fines jeunes femmes, des héroïnes transparentes et diaphanes ? Devons-nous nous attendre à voir désormais se succéder dans les films à venir toutes les variétés des Mae West ? Les ingénues seront-elles obligatoirement rondelettes et les aventurières plantureuses ?

A ces angoissantes questions, je répondrai : « non ». La sveltesse reste de rigueur pour les actrices et pour vous aussi, Mesdames, puisque c'est d'elles que vient la mode. Aussi, que celles qui espéraient pouvoir, à la faveur d'une mode nouvelle, conserver leurs bourrelets confortables et leurs rondeurs trop évidentes perdent cette illusion et se résolvent à recourir aux méthodes énergiques.

Si cela peut vous consoler, apprenez que l'actrice que vous avez élue comme modèle doit se donner, pour conserver sa ligne, deux fois plus de mal que vous. La faute en est à la caméra qui, impitoyablement, ajoute deux ou trois centimètres et une bonne demi-douzaine de kilos à la vedette qu'elle photographie. Tous ses points faibles — qui sont ses points forts en réalité — qu'elle parvient à presque complètement dissimuler à la ville se trouvent, dans le film, soulignés d'une façon qu'elle aurait souhaité moins précise.

Car c'est un principe : une vedette doit peser quelques kilos de moins que son personnage. Pourtant, il ne faut pas qu'elle jeûne. Au contraire, son travail épuisant l'oblige à absorber une nourriture très riche, très énergique. C'est un problème auquel se sont attaqués les professeurs de culture physique et les masseurs diplômés des studios.

Jim Davies, masseur chez Paramount depuis près de huit ans, s'est laissé volontiers interviewer et m'a déclaré :

— Aujourd'hui, une actrice doit être aérodynamique si elle veut vraiment avoir la ligne de 1941. Mais qu'elle n'essaye pas de perdre ses cinq ou six kilos superflus en se soumettant à un régime de restrictions. Elle se débilitera, ne sera plus en état de supporter les fatigues de son métier — et, d'ailleurs, un amaigrissement trop brusque n'embellit pas. Au contraire, son action la plus visible se traduit par des rides prématurées et des affaissements inopportuns. L'idéal serait, sans perdre de poids, d'arriver à modifier la structure du corps pour assurer une meilleure répartition des couches graisseuses.

« Normalement, une femme doit avoir environ 2 cm. 5 de plus au tour des hanches qu'au tour de poitrine. Mais, à l'écran, une vedette doit avoir ces 2 cm. 5 en moins aux hanches qu'au buste. Sinon, elle semblera affligée d'une poitrine plate, d'épaules étroites et, en revanche, d'une taille épaisse et de hanches exagérées.

« Cela fait donc, à cette femme dont les mesures, dans la vie réelle, étaient parfaites, 5 cm. à perdre, si elle veut conserver cette perfection à l'écran.

« Je viens justement d'en finir avec une débutante qui avait été mannequin dans une maison de couture. C'est dire que sa ligne était irréprochable. Elle pesait alors 53 kg. 500. Dans son premier bout d'essai, elle paraissait peser au moins 59 kilos. Actuellement, après quelques semaines de massage, elle a perdu 7 cm. de tour de hanches et 5 cm. de tour de taille, alors qu'au contraire son buste a gagné 6 cm. C'est à peine, maintenant, si elle paraît peser 52 kilos à l'écran et pourtant elle en pèse réellement 57 et elle est en bien meilleure santé qu'auparavant. »

Malgré ses succès, Jim Davies a un détracteur acharné à Hollywood, en la personne du professeur de culture physique Richard Kline qui règne despotiquement sur les muscles des vedettes, assisté de quatre instructeurs qu'il a lui-même formés. C'est un ennemi déclaré du massage, mais un admirateur convaincu de la nouvelle ligne 1941.

Ses élèves doivent faire eux-mêmes leurs propres additions et soustractions de poids. Il faut, avec lui, mériter sa ligne et la garder à la sueur de son front. Il n'a pas d'ailleurs, dit-il, l'ambition de faire des athlètes de ces vedettes qui lui sont confiées. Il veut seulement leur enseigner l'art, presque oublié à notre époque, de la relaxation.

— Si vous arrivez à rééduquer vos muscles de façon à ce qu'ils soient relaxés même au travail, m'a-t-il expliqué, vous brûlerez beaucoup moins d'énergie. C'est un secret que connaissent encore les enfants et les animaux que l'on déclare infatigables. Et les exercices naturels, tels que la marche, la nage, la danse, la course, se chargeront de la graisse superflue qui disparaîtra de là où elle n'a que faire, tandis que les endroits minces se contenteront de devenir plus fermes.

Un autre spécialiste de la ligne s'appelle Donald Loomis et est attaché à la M.G.M. Pour lui, tous les moyens sont bons — sauf le jeûne — pour parvenir à avoir une silhouette parfaite. Chez lui, les exercices succèdent aux massages et les massages aux exercices, pour le plus grand bien de ses élèves.

— Hollywood est la ville des miracles, dit-il. Et parce que les spécialistes arrivaient à bâtir un décor en une nuit, les producers nous ont demandé d'en faire autant avec les corps humains, matière autrement délicate à travailler que le plâtre ou le carton. J'ai pourtant réussi — ce que j'ose qualifier d'exploit — à faire perdre 16 kilos à un acteur, et cela dans un délai de trente jours. Pourtant, en général, chaque fois qu'un amaigrissement trop brusque ne me semble pas sans risques, j'aime mieux faire patienter les producers avant de leur livrer pour vedette une parfaite sylphide.

Avoir un corps parfait est, comme on le voit, une chose assez difficile, et ce n'est pas en quelques jours que l'on peut voir les premiers résultats. Il faut parfois beaucoup de temps pour modifier un corps alourdi de graisse. Mais qu'importent la fatigue et la peine puisqu'en définitive on a le bonheur de posséder un corps parfaitement bien proportionné et très 1941 ?

ADRIAN ISBELLS



IRENE RICH est, comme beaucoup de vedettes de Hollywood, une passionnée de la vie au grand air. Elle vient d'écrire (au fait, il est des stars qui écrivent) une brochure intitulée : « L'art de rester jeune » où, à l'intention des autres vedettes de Hollywood, elle explique « que le soleil est le meilleur ami de l'homme ».



Mlle. RODICA

Vedette de la Radio

que nous aurons le plaisir d'entendre, le samedi 8 Février à 1h05, au cours de l'émission du Caire de l'E.S.B.



ECONOMIE ET FINANCE

LE PROCHAIN BUDGET EN EQUILIBRE

Rien de ce qui touche aux affaires financières de l'Etat ne saurait nous laisser indifférents.

C'est que ses affaires sont les nôtres, car, en tant que contribuables, c'est à nous qu'aura recours, en définitive, le ministre des Finances lorsqu'il lui faudra équilibrer son budget.

Il nous faut reconnaître qu'à un moment où les populations des Etats en guerre ploient sous le lourd fardeau des impôts, à un moment où l'on se bat si près de nous, le ministre des Finances est parvenu à équilibrer son budget en n'ayant pas recours outre mesure au contribuable.

En fait de taxe indirecte, l'Etat a augmenté le prix du sucre, ce qui, croit-on, lui rapportera plus d'un demi-million de livres.

Pour les taxes directes, le ministre des Finances estime que l'impôt sur les bénéfices extraordinaires laissera au Trésor dans les 200.000 livres.

Nous aurons à subir une majoration de 50 % sur l'impôt sur les spectacles. Au début de la guerre, on se serait attendu à une légère augmentation sur les places de cinéma. Le prix de celles-ci n'ayant pas haussé, le léger impôt supplémentaire est supportable, surtout qu'il ne touche pas les places ultra-populaires réservées à la masse des ouvriers, etc.

Il faut s'attendre, nous dit le ministre des Finances, à une augmentation de l'impôt spécial de la défense nationale qui passera de 1 % à 2 %. On sait que cet impôt spécial est perçu sur la somme nette de l'impôt sur le revenu. Ainsi, si une personne paye un impôt mensuel de 100 piastres, elle aura à en payer 102. Cette taxe, en elle-même, n'est pas lourde, mais, à notre avis, elle ouvre le chemin à une politique d'impositions directes qui pourrait, si elle s'accentuait, atteindre des limites hors de proportion avec les revenus relativement maigres de la population égyptienne. C'est là le danger. Le ministre estime que cette majoration rapportera au Trésor 260.000 livres par an.

Là où il a frappé juste, c'est lorsqu'il préconise l'égalité dans l'impôt entre les professions dites libérales et le commerce.

L'ancienne loi prévoyait que l'impôt sur le revenu des personnes exerçant une profession libérale serait perçu sur la base du loyer du bureau et du domicile du contribuable.

Il s'agissait d'une discrimination que le ministre des Finances a tenu à faire cesser, d'autant plus qu'elle rapportera au Trésor des sommes importantes.

Dorénavant, les personnes exerçant une profession libérale devront tenir des livres tout comme les commerçants et, pour eux, l'impôt sera perçu sur la base de leurs bénéfices réels.

Dans le bon vieux temps, un avocat gagnant deux ou trois mille livres par an pouvait s'en tirer avec 24 livres de taxes, si son bureau lui coûtait 10 livres par mois et son appartement autant, alors que, suivant le nouveau barème, il devra payer plus de cent livres.

Cette mesure fournira du même coup du travail aux chômeurs intellectuels, vu que les contribuables exerçant une profession libérale devront tenir des livres en règle et qu'ils n'ont en général pas le temps de s'en occuper.

Bref, le gouvernement semble fonder de gros espoirs sur la modification projetée, vu qu'il estime qu'elle doit rapporter au Trésor une plus-value de L.E. 130.000.

Ceci dit, passons à l'examen du budget proprement dit. Les recettes et les dépenses sont balancées à L.E. 46 millions.

On ne touchera pas aux émoluments des fonctionnaires, mais on appliquera strictement le nouveau cadre et l'on ne remplira qu'en cas de stricte nécessité les postes vacants.

Les recettes douanières ont baissé de plus de deux millions de livres cette année. Le ministre des Finances, très judicieusement, les a calculées, pour la prochaine année, sur une base encore plus modeste, de façon à éviter les surprises.

Il faut reconnaître qu'à un moment difficile, Abdel Hamid Badaoui pacha a fait preuve de rares qualités de financier en parvenant à équilibrer le budget sans avoir recours ni à l'emprunt, ni à une majoration massive des impôts, ni à la réserve dont la majeure partie a été d'ailleurs employée à financer des affaires d'utilité publique.

D'UNE SEMAINE A L'AUTRE

Le franc français

Le gouvernement égyptien a pris des mesures pour régler dans la mesure du possible le problème que pose en Egypte le franc français. En effet, jusqu'à l'armistice, le franc français lié au sterling était une monnaie stable. La livre anglaise valait 178 fr. 75.

La France ayant capitulé devant l'Allemagne, l'accord anglo-français au sujet du franc devenait caduc. Le franc n'eut plus de cours, du moins sur le marché officiel des changes.

Ceux qui possédaient et possèdent encore des crédits en francs français se trouvent dans l'impossibilité d'en tirer le moindre profit. Les banques vous créditent en francs, mais attendent qu'on leur dise ce que vaut le franc pour transformer ces crédits en piastres égyptiennes.

Or, récemment, le gouvernement a imposé en Egypte un cours forcé pour le franc français. Ce cours fixé à 66 piastres et fraction pour 100 francs n'est, paraît-il, valable que pour les paiements à effectuer au gouvernement. Ceux qui avaient fait des versements à un taux plus réduit doivent payer la différence.

Quelques jours plus tard, le gouvernement voulant, à la suite des entretiens qui se poursuivent avec la légation de France, faire rentrer en Egypte les crédits se trouvant en France, demanda aux créanciers ayant des fonds en France non occupée de lui faire tenir sur des formulaires appropriés le chiffre de leurs créances, l'origine de cette créance, etc., qui pourrait éventuellement, lors du règlement des comptes, être transformée en livres égyptiennes.

Mais jusqu'ici on n'a pas songé à ceux qui, détenteurs de chèques sur des banques françaises ou possédant auprès des banques locales des crédits en francs français, trouvent leur argent « gelé » simplement parce qu'ils avaient placé leur confiance dans la monnaie française, ou qu'ayant de l'argent à recevoir de France, le chèque parti avant l'armistice soit arrivé en Egypte après la capitulation.

Ils sont nombreux ceux qui se trouvent dans cette situation et, du moment que l'on règle les comptes avec la France, il est essentiel que leurs créances soient englobées dans le règlement.

Le Congrès agricole

Le Congrès agricole a terminé il y a quelques jours ses travaux. La réunion fut intéressante à plus d'un point de vue.

Il nous faut surtout souligner le remarquable exposé de Hussein Enan bey, sous-secrétaire d'Etat à l'Agriculture, au sujet de la politique agricole du pays.

Il releva la différence qui existe entre l'ouvrier agricole et son frère employé dans l'industrie. Le premier gagne deux ou trois piastres par jour, alors que le second en gagne six ou sept. Pour améliorer la situation du fellah, il faudrait produire plus et améliorer la qualité des produits agricoles. Ceci n'est pas seulement du ressort du gouvernement, qui fait ce qu'il peut, mais aussi et surtout de celui des agriculteurs eux-mêmes que le gouvernement aide dans la mesure de ses moyens.

Mais ce qui est surtout digne d'intérêt, c'est que le sous-secrétaire d'Etat s'éleva contre le morcellement des terres. Aujourd'hui, des centaines de milliers de gens possèdent moins d'un feddan de terre provenant, la plupart du temps, d'héritages.

Or, ce morcellement infini des terres est fort nuisible à l'agriculture. La production y est basse et de mauvaise qualité.

Il faudrait donc, estime le sous-secrétaire d'Etat, que l'on revienne à l'ancienne loi où la propriété du domaine revenait au fils aîné. Mais cette loi ne s'appliquera naturellement qu'aux domaines ne dépassant pas cinq feddans. Les autres héritiers seraient dédommagés par le bénéficiaire principal et l'Etat participerait à ce dédommagement. Par cette participation, le gouvernement, avec le temps, mettrait tous ses domaines en friche, qui sont énormes, sous production.

Un autre point relevé est celui de la dispersion des terres. Plusieurs propriétaires possèdent de petites superficies dans des endroits très éloignés les uns des autres, quelquefois dans des provinces différentes. Une loi rendant obligatoire l'échange pour grouper les domaines devrait être votée.

Ces suggestions, bien que très hardies en principe, devraient, à notre avis, faire l'objet d'une étude sérieuse en vue de leur éventuelle application.

La vie chère

La hausse des prix des produits non tarifés atteint des proportions fantaisistes.

C'est dans le domaine alimentaire et vestimentaire que cette hausse se fait nettement sentir.

Quelques jours avant la majoration du prix du sucre, les épiciers qui semblaient savoir à quoi s'en tenir se refusaient à vendre la moindre quantité de ce produit. Ils n'en avaient pas en stock, se contentaient-ils d'affirmer.

Les légumes qu'on ne peut tarifer ont haussé de 300 % bien que produits dans le pays. L'argument dans ce cas est vite trouvé : l'armée britannique fait des achats massifs.

Des chaussures qui valaient 80 piastres avant la guerre en valent aujourd'hui 180. Pourtant le cuir est produit en Egypte par une main-d'œuvre égyptienne dont les salaires n'ont pas été majorés. Il est vrai que les produits servant au tannage du cuir ont augmenté, mais est-il logique que la paire de chaussures faite dans le pays augmente de 120 % ? Et tout est à l'avenant.

Le gouvernement ne peut intervenir en toute chose, mais il pourrait à la rigueur imposer à certains articles de première nécessité, surtout ceux fabriqués dans le pays, un pourcentage raisonnable de hausse. Pour ce faire, il n'aurait qu'à se référer aux livres de commerçants et établir ainsi le prix d'avant-guerre des articles susceptibles de subir une majoration déterminée. C'est la seule façon de venir à bout de l'exploitation de la population à laquelle se livre une certaine catégorie de commerçants qui, de jour en jour, presque à vue d'œil, majorent leurs prix sans rime ni raison, sinon le goût du lucre.

Les engrais

Dans le but de résoudre le problème de la distribution des engrais, le gouvernement a mis la main sur les stocks dont il fera lui-même une distribution, suivant l'expression du ministre de l'Approvisionnement, « égale pour tous ». Les grands propriétaires et les petits recevront une quantité similaire : tant par feddan.

Mais comme il arrive souvent pour les produits réquisitionnés, des commerçants sans scrupule ont fait disparaître leurs stocks avant que le gouvernement n'ait pu en faire l'inventaire.

Ainsi, récemment, une dénonciation anonyme informait les autorités que le directeur provincial d'une société d'engrais avait caché dans des ezbehs une grande quantité d'engrais chimiques.

Immédiatement des ordres furent donnés à la police pour qu'elle recherche et saisisse la marchandise.

Il est à espérer que les mercantis auront, à l'avenir, de leurs devoirs une notion plus exacte. Les engrais sont indispensables à l'agriculture égyptienne. Si le rendement agricole diminue, la puissance d'achat du cultivateur baisse dans les mêmes proportions et il ne pourra même plus acheter des engrais, surtout aux prix élevés que ces profiteurs imposent.

Mais il ne sert à rien de parler logique avec des individus dont le seul but est de réaliser un profit immédiat.

C'est pourquoi le gouvernement devrait être fort sévère avec ceux qui stockent les engrais, comme d'autres avant eux avaient stocké le sucre. Des peines exemplaires allant jusqu'à plusieurs années de prison en viendraient peut-être à bout.

L'Egypte consomme annuellement environ un demi-million de tonnes d'engrais. Avec les stocks qui existent déjà dans le pays, une augmentation de l'emploi des engrais organiques — fortement encouragée par le ministère de l'Agriculture — et les stocks que le ministère de l'Approvisionnement s'est arrangé pour faire importer rapidement, l'Agriculture ne manquera pas d'engrais. Mais il faut aussi qu'elle n'ait pas à faire face à des profiteurs.

LA FEMME MODERNE



UN GRAND MARIAGE



La semaine dernière a été célébré au Caire le mariage de Me Henri Farès, avocat, et de Mlle Marthe Kher, fille de M. Georges Kher et de Mme Amy Kher, la femme de lettres bien connue à qui l'on doit, notamment, ses deux romans pleins de pittoresque et de sensibilité qui ont pour titre : « Salma et son village » et « Remous à Bab Touma ». Un grand nombre de personnalités et d'amis avaient tenu à assister à la cérémonie qui se déroula à l'Eglise Saint-Joseph. Nos deux photos montrent, l'une, les deux nouveaux époux recevant la bénédiction nuptiale ; l'autre, les invités, sur le perron de l'Eglise, entourant les jeunes mariés.

LE CARNET D'ANNE-MARIE

AVEC LE SOURIRE

On m'a souvent reproché d'être trop optimiste et de toujours dire à mes lectrices que « dans la vie il ne faut pas s'en faire ».

Loin de moi l'idée d'essayer de pousser les gens à la légèreté, lorsqu'il s'agit de choses vraiment sérieuses, voire même graves. Mais il y a, malheureusement, tant de femmes qui font un monde de petits riens, que je me sens parfois obligée de ramener les choses à leurs proportions réelles.

Et puis, avec le sourire, on obtient beaucoup plus de choses qu'avec les larmes. Un chagrin vous abat-il ? Votre première réaction est de pleurer et de vous torturer. Le temps passe... vous continuez à pleurer, vous maigrissez, dépérissez et vous arrivez même parfois à gâcher complètement votre santé. Tandis qu'en acceptant bravement un malheur, en essayant envers et contre tout de garder intact votre équilibre physique et moral, vous marquez le point et vous trouvez plus rapidement une solution à votre problème.

Les larmes, les crises de nerfs vous empêchent de penser clairement, raisonnablement ; mais en gardant votre sang-froid, vous réussissez plus vite à vous tirer d'embarras.

C'est pour cela que je suis contre l'abattement et le découragement et que je prêche toujours en faveur du sourire et du courage.

Et puis, n'oubliez pas que vos meilleurs amis finiraient par se lasser si vous leur offriez régulièrement le spectacle d'un visage défait et bouffi par les larmes. Tandis qu'un visage souriant est une chose tellement réconfortante qu'il aide parfois à ramener la joie de vivre dans un cœur meurtri.

LE TRAVAIL DE VOTRE MARI

Sentez-vous que vous êtes négligée par votre mari qui fait passer son travail avant tout ? Reste-t-il tard au bureau le soir ? Oublie-t-il des anniversaires et ne vous fait-il plus de compliments ?

Se plaint-il de ce que vous ne le comprenez pas et que c'est sans raison que vous vous mettez contre son travail ?

Si vous répondez « oui » à toutes ces questions, alors lisez cet article que j'ai spécialement écrit pour les femmes qui se trouvent dans votre cas...

* * *

Vous êtes prête à sortir et vous avez choisi, pour cette circonstance, votre toilette la plus seyante. Mais votre mari vous avertit, au dernier moment, qu'il ne pourra pas vous accompagner parce qu'il est retenu par son travail et qu'il sera, ensuite, trop fatigué pour aller s'amuser. Vous êtes déçue, car vous attendiez cette soirée avec une impatience toute particulière puisque vous deviez étrenner votre nouvelle robe. Et puis vous étiez certaine qu'au moins cette fois il ne vous « laisserait pas tomber ». Et pourtant...

Vous commencez alors à maudire ce travail qui empêche votre époux d'être à vos côtés. Est-il juste et honnête de le faire ?

Des milliers de femmes se posent cette question et voudraient trouver une solution à ce problème.

« Pourquoi m'a-t-il épousée ? se demandent-elles. Pour tenir sa maison et lui apporter le réconfort de ma présence lorsqu'il rentre le soir ? C'est pour ces raisons seulement qu'il a dû demander ma main. Et dire que je l'ai épousé en rêvant de continuer jour et nuit la merveilleuse idylle du temps de nos fiançailles !

« Qu'ai-je eu en vérité ? Un baiser distrait au petit déjeuner et puis Monsieur s'en va à son travail. Il rentre fatigué et hargneux le soir et c'est à peine s'il se souvient encore de mon existence. Son travail le préoccupe jour et nuit. Je le déteste, ce maudit travail qui ruine l'harmonie de mon ménage », etc...

Restons-en là, voulez-vous ? et essayons maintenant d'envisager le problème épouse-travail sous un jour plus « masculin ».

Nous sommes, malheureusement, à une époque où, pour vivre, il faut lutter et lutter dur. Il est facile de dépenser l'argent, mais il n'est pas aussi facile de le gagner. Pensez aux efforts que votre mari doit fournir pour avoir l'argent nécessaire à l'entretien de la maison.

Votre rêve serait de passer vos journées avec lui ? Mais qui donc vous apporterait, dans ces conditions, l'argent indispensable pour le loyer, la nourriture et les extras ?

Ne vous rendez-vous pas compte que, s'il lutte avec acharnement pour améliorer sa position matérielle et sociale, votre mari ne le fait pas seulement pour lui et que vous y avez une grande part ?

« J'aurais mieux aimé qu'il gagne moins et qu'il soit un peu plus avec moi », me direz-vous peut-être. Mais, sérieusement, pensez-vous à ce que vous avancez là ? Ne vous rendez-vous pas compte que l'argent et la sécurité dans le mariage sont des facteurs nécessaires pour l'équilibre d'un foyer ?

Si votre mari travaille tant, c'est que, plus que vous, il réalise ces choses-là. Pensez-y aussi un peu quand il lui arrivera de vous négliger un peu ou de décommander une sortie combinée depuis des semaines.

Pardonnez-lui, comprenez-le, réalisez que son travail est une chose importante et qu'il ne peut passer au second plan.

Il est évident que vous travaillez vous aussi et que, malgré cela, votre mari tient la première place dans vos occupations. Mais, voyez-vous, vos travaux ne se ressemblent pas du tout. Vous êtes chez vous, dans une ambiance qui vous est chère, et vous travaillez pour assurer le confort de celui que vous aimez et de vos enfants. Mais lui, le pauvre homme, doit parfois travailler dans une atmosphère étouffante, entouré de gens peu sympathiques, et il doit se plier aux ordres d'un patron, qui critique et discute, sans pouvoir réagir...

Pourquoi, au lieu de détester ce travail qu'il a, n'essayez-vous pas de faire quelque chose ? Pourquoi ne transformez-vous pas vos idées idéalistes en d'autres plus réalistes ? Vous devez le soutenir par une grande et réconfortante compréhension qui lui donnera les forces nécessaires pour continuer à lutter dans la vie.

Si votre mari rentre le soir avec un travail supplémentaire, ne lui faites pas de scènes. Cela ne servirait à rien, car il ne penserait pas « Je l'abandonne un peu trop », mais il se dirait plutôt : « Pourquoi ne fait-elle pas un effort pour me comprendre ? »

Tâchez de vous intéresser à ce qu'il fait et même, si vous en êtes capable, aidez-le à finir plus vite ce qu'il a à faire. Vous vous rapprocherez davantage de lui en devenant sa collaboratrice, et cela ne fera qu'affermir les bases de votre vie à deux.

Faites-lui comprendre que vous acceptez le fait que son travail occupe les trois quarts de son temps, mais que vous tenez aussi à avoir un quart pour vous. Soyez très ferme sur ce chapitre. S'il est un homme d'esprit, il comprendra qu'il vous doit bien cela et, durant ses moments de loisir, il sera pour vous le plus charmant et le plus attentionné des maris parce qu'il se dira : « Quel bonheur d'avoir une femme aussi compréhensive et bonne camarade ! Je suis décidément un homme heureux. » Et il ne vous en aimera que davantage chaque jour...

ANNE-MARIE

CONSEILS A MES NIECES

Nièce « Vivette »

L'affaissement de votre visage est une chose normale pour une personne de votre âge. Ce ne sont ni les crèmes ni les poudres qui vous aideront à « réparer des ans l'irréparable outrage ». Vous n'avez qu'un moyen efficace à votre disposition : c'est la chirurgie esthétique. En procédant à une petite opération, un spécialiste pourra vous rendre un visage jeune et frais. Je ne puis, à mon grand regret, vous donner ici le nom d'un médecin-chirurgien esthétique, car je ne fais jamais de la publicité dans les colonnes de cette rubrique. Envoyez-moi vos nom, timbres et adresse et je vous écrirai directement.

Nièce « Perfect bust »

Les haltères aident, en effet, à entretenir une belle poitrine et tous les exercices sont bons. Les extenseurs développent les épaules avec une grande facilité et l'on voit des résultats après quelques semaines d'exercices. Vous pouvez continuer à jouer au tennis comme bon vous semblera. C'est pour la première fois de ma vie que j'entends dire que le tennis abîme la poitrine. En été, vous avez la nage qui est un sport excellent et qui fera travailler tous vos muscles pectoraux.

Nièce « Viviane Romance »

Je vous conseille d'avoir plutôt une raie au milieu et une coiffure plus floue. Les cheveux tirés ne vous vont pas parce que vous avez un grand visage. Pourquoi n'essayez-vous pas de vous coiffer comme votre vedette favorite ? Vous seriez, j'en suis sûre, ravissante à voir.

Nièce « Leila, fille du désert »

Il est évident que la vie en plein air, surtout en Egypte, est néfaste à la peau. Lorsque vous allez vous promener dans le désert, ayez la précaution d'emporter une bonne crème grasse avec laquelle vous enduirez bien votre visage. Portez aussi de grosses lunettes fumées et, pour rien au monde, ne marchez tête nue. Vos cheveux seraient perdus très rapidement, car le vent du désert les dessèche. Portez un short et une chemisette et, s'il fait froid, une petite jaquette de laine ou de lainage. Ayez toujours des chaussures plates et des socquettes.

Nièce « Liliane »

Votre nez peut être réparé en subissant une petite opération de chirurgie esthétique. Quant à votre taille, il n'y a, malheureusement, pas grand'chose à faire. Vous pouvez pourtant faire des exercices d'allongation qui vous aideraient à gagner 3 ou 4 centimètres, mais vous ne pourrez jamais être d'une taille au-dessus de la normale.

Nièce « Mimi »

Il existe un moyen pour vous débarrasser de vos taches de rousseur, points noirs, etc. Mais, pour vous répondre, il me faut les timbres que vous avez oublié de joindre à votre nom.

Nièce « Baltimore »

Venez me voir dès que vous le pourrez. Téléphonez-moi chez moi pour que nous nous mettions d'accord quant à l'heure et au jour. Je vous reverrai avec joie, car j'ai conservé un très bon souvenir de vous.

Nièce « Cittadina »

Vous pouvez donner sans crainte du lait caillé à votre fils. Pour rendre cet aliment plus nutritif encore, mettez-y une cuillerée à café de miel. Le petit aimera ce mélange et en mangera toujours volontiers. Vous pouvez aussi, pour varier, y mettre un peu de confiture de fraises.

TANTE ANNE-MARIE

UNIVERSAL PICTURES présente

KAY **FRANCIS** ⁂ RANDOLPH **SCOTT** ⁂ GEORGE **BANCROFT**

dans

WHEN THE DALTONS RODE





Les exploits sanglants des quatre plus sauvages bandits que l'Amérique ait jamais connus !

AU PROGRAMME : BRITISH MOVIETONE NEWS Arrivé par avion

DU LUNDI 3 AU DIMANCHE 9 FEVRIER AU CINEMA **ROYAL** Tél. 45675 59195 R.C. 5815

N.B. : CHAQUE JOUR TROIS REPRESENTATIONS, à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.

20th CENTURY-FOX présente

JOAN BENNETT

FRANCIS **LEDERER** ⁂ LLOYD **NOLAN** ⁂ ANNA **STEN**

dans

SWANEE RIVER

UN CŒUR BRISE... UNE VIE DETRUITE... Les sensationnelles révélations d'une femme !

AU PROGRAMME : BRITISH MOVIETONE NEWS Arrivé par avion.

DU LUNDI 3 AU DIMANCHE 9 FEVRIER AU CINEMA

DIANA PALACE

Tél. 47067 — 47068 — 47069

N.B. CHAQUE JOURS TROIS REPRESENTATIONS à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.

20th CENTURY-FOX présente

DON **AMECHE** ⁂ ANDREA **LEEDS** ⁂ AL **JOLSON**

dans

THE MAN I MARRIED

EN TECHNICOLOR

Une superbe évocation musicale de la grande période romantique de l'Amérique...



AU PROGRAMME : BRITISH MOVIETONE NEWS Arrivé par avion



DU MARDI 4 AU LUNDI 10 FEVRIER AU CINEMA

METROPOLE

Tél. 58391 R. C. 7374

N.B. : CHAQUE JOUR TROIS REPRESENTATIONS, à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.